

## Une guerre anglo-italienne est proche

### LE SALON? NON PAS, MAIS LA "SALOON" DE LA RACE!

Des députés crient, à la Législature: "Trou de cul! Maudit cochon! Enfant de chienne! et Crisse d'écoeurant!" à l'adresse de leurs adversaires.

La Législature de Québec n'avait pas besoin de se mettre sous le signe de la Croix en plaçant des crucifix dans les deux Chambres et même dans certains bureaux, pour nous faire assister au dégoûtant spectacle souvent offert dans des séances où le président se souciait de tout autre chose que de maintenir l'ordre.

Par un seul de ses "coups de marteau" bien assésés, notre collaborateur Vulcain révélait, la semaine dernière, ce qui se passe, sans que la police n'intervienne, parmi les assistants, où s'entrechoquent les "crisses", les "viarages", les "batêmes" et les "tabernacles"! Il s'en est fallu de peu, à diverses reprises, que nos "salonards" n'en vinssent aux mains, ce qui aurait amené la brutale intervention des "gas" de St-Sauveur. Vraiment, si c'est là l'ère de la "rénovation" promise par l'Union Nationale, pas n'était besoin de placer un crucifix au-dessus de la tête du président de l'Assemblée, pour que le Rédempteur soit témoin de pareilles scènes, inconnues sous l'ancien régime.

Un journal de Québec nous renseigne, de son côté, sur le style parlementaire de certains députés. Quatre membres de l'Union Nationale se sont donné pour mission de prendre spécialement à partie le Dr Philippe Hamel, le maire Grégoire et M. René Chalouit, qu'ils considèrent comme transuges. Ces quatre députés descendent encore bien plus bas dans l'égoût que les gas de Saint-Sauveur. Voici les expressions les plus usuelles dont ils se servent pour interrompre les trois parlementaires plus haut nommés:

- Maudit trou de cul!
- Maudit cochon!
- Enfant de chienne!
- Crisse d'écoeurant!

N'avions-nous pas raison d'en conclure que notre Législature, que des feuilles "bonnes-pressistes" appellent dévotement le "salon de la race", est plutôt en passe d'en devenir la "saloon", et encore une "saloon" de très bas étage, une "saloon" de l'ancien "bord de l'eau"? ARAMIS.

### POURQUOI CET OCTROI À LA PARADE "PAYANTE" DU MOUTON?

Le Conseil vote \$2,700 à la Saint-Jean-Baptiste et marchand de \$1,000 à un club de ski pour une nurse indispensable.

Les échevins de langue anglaise manquent évidemment de cran. A la dernière séance du Conseil, ils n'ont fait qu'un semblant de lutte lorsque fut remise à une assemblée ultérieure le vote d'une somme de \$1,000 pour le club de Toboggan et de Ski du Parc Mont-Royal, et ils ont concouru, sans protestation, dans celui d'un octroi de \$2,700 pour la célébration de la Saint-Jean-Baptiste le 24 juin.

L'octroi de \$1,000, demandé par le Club de Toboggan et de Ski, et voté jusqu'ici sans opposition, n'était pas destiné à des "gens riches" comme l'ont prétendu certains échevins "démocrates", mais à l'engagement d'une nurse chargée de prodiguer des soins d'urgence aux blessés (et il se produit de nombreux accidents sur la montagne) au cours de la saison des sports d'hiver. Espérons que ces messieurs monteront plus de ténacité britannique lorsque reviendra cet octroi à la prochaine séance. Le contribuable de langue anglaise ne paie-t-il pas d'ailleurs sa grosse part des taxes, et l'on ne saurait prétendre que les Canadiens-français n'escaladent pas aussi en grand nombre la montagne en hiver.

S'il est un octroi beaucoup moins justifié, c'est celui de \$2,700 à la Saint-Jean-Baptiste pour faire parader dans nos rues des chars allégoriques servant de réclame à des compagnies privées qui paient la forte somme afin de chauffer l'enthousiasme patriotique en faveur de leurs produits.

Les seules manifestations de la Saint-Jean-Baptiste, depuis quelques années, consistent dans cette mascarade du 24 juin, et dans l'adoption de diverses résolutions biscornues envoyées au gouvernement fédéral, au gouvernement provincial et aux Conseils municipaux, histoire de les embêter lorsqu'ils veulent adopter quelque mesure progressive que ce soit. Nous allions oublier un autre article du programme de cette société, qui est de faire bêler le mouton. Est-ce qu'il n'a pas bêlé assez longtemps et assez fort, ce faux bêlier, pour qu'on le conduise enfin à l'abattoir? JEAN CANADIEN.

### LA COMMISSION DU TRAM

Pourrait-elle assurer à chaque citoyen le passage d'un tramway devant sa porte? — Les échevins déjà se battent autour du "million".

Pendant que les échevins se chamaillent sur la façon de dépenser le million qu'ils n'ont pas encore reçu du Tramway, la Législature institue une commission chargée d'enquêter sur les affaires de la compagnie et de remodeler à son gré son réseau, si la chose plait à cette commission.

A première vue, il saute aux yeux que ladite commission sera en butte à toutes sortes d'influences et que si elle veut faire plaisir à tous, chacun aura le tramway à sa porte.

Nous aurions cru que la compagnie était plus qualifiée que tout autre pour la distribution de son service. Mais attendons que cette aventure en soit rendue plus avant pour tirer des conclusions.

Dr OX

### RÉFORME CONSTITUTIONNELLE

Nous publierons, samedi prochain, un autre article de notre collaborateur Lipha, sur les réformes à apporter à la constitution canadienne.

A l'heure où l'hon. M. Duplessis, premier ministre du Québec, dénonce cette constitution, l'article de notre collaborateur sera donc d'intense actualité.

"L'AUTORITÉ"



### "L'HEURE VACHE"

Un chansonnier montmartrois qui avait commis une vacherie envers une femme attrape un veau.

Médéric et Adhémar II.

On sait que ces chansonniers de Montmartre sont "sans pitié", mais encore faut-il qu'ils s'arrêtent à certaines limites. Nos chansonniers à nous n'ont pas besoin de ce conseil, car ils sont fort timides, et pour cause. S'ils s'avisaient seulement de blaguer notre maire Raynault, Dieu sait ce qu'il leur en cuirait! Le cadenas de M. Duplessis ne serait pas assez fermé pour eux.

Mais à Paris, telle ancienne pensionnaire du Théâtre-Français aurait pu se réjouir d'être devenue, comme l'est depuis longtemps Cécile Sorel, une "tête de Turque" pour les chansonniers de Montmartre: n'est pas blagué qui veut par ces sous-artistes au cachet.

Mais l'artiste en question apprend sans doute par quelque bonne amie — que certain faiseur de couplets la malmenait avec un apétre insuffisamment justifié par le titre de la revue "L'heure vache".

Pensez donc, ce chansonnier — qui abuse du droit de mordre — s'en est pris aux formes de sa victime. Il s'en trouve trop généreuses, trop copieuses, ce qui ne le regarde pas; celle qui les possède ne lui a pas demandé son avis et, après tout, il y a bien plus gros que ses appas, c'est le sel dont ledit chansonnier assaisonne ses produits.

Bref, la comédienne s'en fut à l'établissement montmartrois où elle était ainsi arrangée et, au beau milieu du couplet qui la visait, qui l'avait même atteinte, elle se dressa et se mit à appliquer au chansonnier la loi du trait. Ah! elle vous l'arrangea bien à son tour, mais en prose et sans accompagnement de piano, ce qui ne l'empêcha pas de faire une de ces musiques...

Interloqué, décontenancé, médusé, le "mordant" chansonnier ne trouva rien à répondre, pas même:

— Ah! cette fois, madame, vous n'y mettez vraiment pas assez de formes!

C'est ce que le public trouva de plus drôle dans toute la pièce. Et l'ancienne pensionnaire du Théâtre-Français sortit de la salle triomphalement: elle était vengée.

Reprocher à une femme son âge, railler son physique, c'est pousser la liberté de la satire jusqu'à une licence incompatible avec les principes les plus élémentaires de la vieille galanterie française.

Se moquer d'un maire de Montréal, par contre, c'est faire preuve d'un véritable esprit démocratique. "Médéric" le savait bien, lui qui invitait les quolibets des journaux:

— Ils me font de la réclame! — s'écriait-il — ce sont des amis!

Tandis que le maire Raynault, lui, engoulaient en pleine Assemblée législative "L'Autorité", parce qu'elle le traitait trop "raseur", lui un ancien barbier.

MISTIGRIS.

### FUTUR "PREMIER" TRÈS PHILOSOPHE

Le successeur, par avance désigné de M. Stanley Baldwin, comme premier ministre de Grande-Bretagne, est M. Neville Chamberlain, ancien chancelier de l'Échiquier et frère de sir Austen Chamberlain, mort récemment.

Autant sir Austen incarnait le diplomate mondain, un peu hautain parfois, et sarcastique le plus souvent, autant M. Neville Chamberlain représente la bourgeoisie laborieuse, persévérante et insoucieuse de mondianité.

Son plus grand plaisir est la pêche et, comme un jour, un interviewier indiscret lui demandait les raisons de cette prédilection, il répondit calmement:

— Les hasards d'une tradition familiale m'ont poussé vers le Parlement où se font tant de beaux discours, où se prononcent tant de harangues inutiles.

"C'est pourquoi la compagnie des poissons me plaît... car, du moins, eux ouvrent la bouche, mais ne parlent pas."

### L'EXPLOSION QUI A FAILLI COULER LE "HUNTER" NE PEUT PROVENIR QUE D'UNE MINE OU D'UNE TORPILLE. — QUI AVAIT INTÉRÊT À FAIRE LE COUP, SINON MUSSOLINI? — PENDANT DE LA DESTRUCTION DE GUERNICA.

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

Londres, 14. — Bien que les autorités maritimes anglaises à Gibraltar aient accepté, pour le présent, la version qu'une mine flottante avait causé l'explosion dont fut victime le contre-torpilleur "Hunter", au large d'Almeira, une enquête approfondie n'en sera pas moins tenue.

L'assassinat en pleine paix de neuf marins anglais, sans compter une vingtaine de blessés dont plusieurs grièvement, ne saurait rester impunie. Le contre-torpilleur a été frappé par une mine ou une torpille, — impossible de sortir de là, — et cette mine ou cette torpille ne peut venir que des insurgés espagnols, ou de leurs protecteurs, les Italiens et les Allemands, plutôt les Italiens, puisque c'était en Méditerranée.

Le poste de radio des rebelles à Salamanque s'est empressé de lancer la nouvelle que les gouvernements avaient eux-mêmes placé cette mine sur la route du "Hunter", afin de créer un incident international au détriment du général Franco; mais il faut se rappeler que le même poste avait accusé les Basques d'avoir eux-mêmes détruit Guernica, leur "ville sainte", quand il a été amplement prouvé que des aviateurs allemands avaient fait le coup en s'inspirant de la destruction de Louvain.

Le même poste de radio, afin de ne pas accorder aux aviateurs "rouges" le crédit d'avoir envoyé par le fond le cuirassé "blanc" Espana, prétendaient qu'il avait été coulé par une de leurs propres mines. Comme s'il était croyable que les Basques eussent détruit Guernica de gaieté de coeur et les Blancs coulé également de gaieté de coeur le seul cuirassé d'escadre en leur possession, perte qui leur a enlevé la maîtrise des mers autour de l'Espagne.

Depuis le couronnement du roi Georges VI surtout, la tension est devenue telle entre l'Italie et l'Angleterre que s'il était prouvé que la première ait eu quelque chose à faire avec l'attentat commis contre le "Hunter", la guerre éclaterait aussitôt, car le peuple anglais aurait bien enduré la jactance mussolinienne, les attitudes grotesques du Duce, véritable César de carnaval, et les outrecuidances de la presse fasciste; mais il ne tolérera pas que ses matelots soient tués sournoisement en faisant la patrouille des eaux espagnoles, afin de diminuer les dangers de guerre en empêchant la contrebande des armes et des "volontaires", qui, dans le cas de l'Italie et de l'Allemagne, sont des soldats "réguliers".

Mussolini ne cache pas son rêve de recueillir sa part des "ruines" de l'Empire Britannique. Pour cela, il faut que ces "ruines" existent, et jusque là, rien ne fait présager que les Britanniques se laisseront traiter tels des Ethiopiens.

AUGURE

### LE BILL DE SAINT-SULPICE ÉVEILLE D'AUTRES AFFAIRES

Télégrammes au premier ministre par les créanciers de la fabrique de Saint-Etienne et les francs-tenanciers de Notre-Dame.

Québec, 15. — Jamais bill, à part les trois de l'électricité peut-être, n'a fait autant parler de lui que celui garantissant aux Messieurs de Saint-Sulpice un emprunt de \$5,000,000 pour le paiement de leurs dettes.

Par ce bill, la Province n'offre pas seulement sa garantie, mais elle se chargera de payer les intérêts sur les dettes et de pourvoir aux fonds d'amortissement. En retour, les Sulpiciens transportent à la Province une partie de leurs propriétés.

Les critiques du bill font valoir que les dettes de Saint-Sulpice n'ont pas été contractées par des octrois pour l'instruction publique, mais par des placements dans l'ancienne compagnie des tramways de Détroit, aux États-Unis.

Le bill a donné lieu à diverses réactions. Le comité des créanciers de la fabrique paroissiale de Saint-Etienne a fait parvenir à l'hon. M. Duplessis et au chef de l'opposition, M. Bouchard, deux dépêches par lesquelles il demande à la Législature de prêter un million à Mgr Gauthier, archevêque de Montréal, afin que celui-ci puisse payer les billets des fabriques en souffrance. Signé: Lionel Huet, secrétaire.

De son côté, le comité des francs-tenanciers de la fabrique de Notre-Dame vient d'adresser au premier ministre une dépêche demandant si les Sulpiciens, à même les cinq millions qu'ils vont retirer, débarrasseront les propriétaires de Notre-Dame de la dette de \$430,000 qui leur a été imposée à leur insu, en insistant sur le fait que le cimetière de la Côte des Neiges, le seul bien rémunérateur de la fabrique, en a été écarté, afin de ne laisser aux francs-tenanciers que des déficits. Et cette dépêche est signée par le bureau légal Campbell, McMaster, Couture, Kerry et Bruneau.

Comme on le voit, l'étude du bill de Saint-Sulpice ne manquera peut-être pas d'intérêt, d'autant plus que dans cette affaire, l'aide à l'Université de Montréal, qui devait y être mêlée, a été mise de côté.

ROBERT



La presse tory n'a pas manqué de signaler le fait qu'à l'occasion du couronnement du roi, aucune décoration n'avait été octroyée aux Canadiens, et qu'en fait de titres M. Ernest Lapointe avait été le seul favori, ayant troqué son titre d'Honorable pour celui de Très Honororable, ce qui ne le rendra pas plus honorable pour tout cela, non qu'il ne soit pas honorable, mais parce que le "tres" n'ajoute rien à la chose en pays démocratique. Lord Atholstan qui nous vendit pendant la Grande Guerre, restera encore longtemps le "dernier des barons", même si cela causait beaucoup de peine à ce bon M. Bennett, qui avait rétabli momentanément les titres dans l'espoir d'être nommé lui-même lord Hopewell.

\*\*\*

Le quotidien allemand "Thüringer Gauzeitung", analysant, dans un leader, la situation en Espagne, cite la devinette suivante: Qu'elle est la plus grande ville du monde? — C'est Madrid. — Pourquoi? — Parce que les troupes du général Franco qui y sont victorieusement entrées, n'ont pas osé, au bout de cinq mois, traverser les faubourgs. C'est là tout le commentaire que se permet la presse allemande sur les blagues de la propagande italienne, dont M. Mario Duliani semble être à Montréal le plus illustre représentant.

\*\*\*

L'arrivée au pouvoir du pudibond M. Duplessis, ce vieux garçon qui s'abstient par pudeur à fuir le conjugale a été un signal pour tous les "baisseurs" de femmes. On veut les exclure d'un peu partout, même des plages et des piscines, comme à Saint-Hyacinthe. Jusqu'où pousseront le ridicule? A imiter Lachine, dont le Conseil s'avisait un jour de dessiner pour les femmes un costume de bain qui ressemblait à un costume de scaphandrier et qui fit rire de la Cité des Sports pendant un mois dans les deux Amériques, car les journaux s'emparèrent de la chose, tant c'était grotesque.

\*\*\*

Ce bon monsieur Mussolini ("Benito", sur les fonts baptismaux) deviendrait rapidement multi-milliardaire, propriétaire d'un journal en Amérique, à condition qu'il y ait aussi un dictateur. Les dictateurs nous ont appris comment son propre journal, le "Popolo d'Italia", trouve le moyen d'accroître sa circulation selon la fantaisie de son propriétaire. Chaque fois que ledit "Popolo" doit publier un article important sur la politique italienne, les autres journaux sont tenus d'annoncer au "Popolo" qu'ils ont des colonnes de leur heureux rival, et il leur est interdit de le reproduire le jour même. Voilà comment se pratique la concurrence au pays du corporatisme...

\*\*\*

Favoriser son journal au détriment de tous les autres n'est pas la seule manière dont Mussolini comprend la liberté de la presse. Ainsi, sur les inoubtables fêtes du 12 mai dans tout l'Empire britannique, les sujets du Duce n'ont appris qu'une chose: qu'une émeute avait éclaté à Dublin, les extrémistes irlandais protestant contre "le couronnement d'un roi anglais pour l'Irlande". De là à publier que la révolution gronde dans toutes les dépendances britanniques et que l'Empire s'effondrera bientôt, il n'y a qu'un pas. Mais il y a des gens qui ont déjà montré des "événements" bien de leurs rêves, car les fêtes du couronnement une fois finies, John Bull s'occupera sérieusement de cette querelle avec Mussolini. C'est alors que les fascistes se transformeront décidément en "fessistes", montrant leurs fesses comme ils les ont déjà montrés en Espagne.

\*\*\*

Ce qu'il a dû en causer, une impression, au couronnement de Georges VI, notre bon Adhémar II! Depuis son départ pour l'Europe des photographies ont paru dans les journaux qui représentaient M. et Mme la maîtresse dans des attitudes de nouveaux mariés en pleine lune de miel. Mais il est à croire que cette balade sentimentale n'influence guère les chômeurs. J'en entendais deux l'autre jour qui devisaient dans le tramway: "Qu'est-ce qu'il y fait, notre maire, à Londres?", disait l'un, "car nous n'avons pas vu son nom dans la procession?" — "Il est allé tout simplement faire son voyage de noces, qu'il avait remis à plus tard", répondait l'autre. "Et aux dépens des chômeurs par-dessus le marché, car c'est pour payer ce voyage qu'on nous rogne nos secours".

VULCAIN

### PROVERBES DU DIABLE

— Le diable était beau quand il était jeune.

— Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

— Tirer le diable par la queue ne mène loin ni jeunes ni vieux.

— Quand le diable fut vieux il se fit ermite.

— Mieux vaut tuer le diable qu'il tue par lui.

### LA DICTATURE EN ACTION



"J'arriverai comme la foudre", avait dit Hitler à ses ennemis du dedans et du dehors et voici sa façon de procéder à l'intérieur, en étendant la guerre qu'il médite à l'extérieur.

### LE "RACKET" DES SWEEPSTAKES ET DES CARTES DE BASEBALL

Il opère à Montréal avec la même audace malgré "l'ère nouvelle". — Imprimeurs et vendeurs impunis.

Ca sautait aux yeux depuis longtemps qu'il existait à Montréal un "racket" protecteur des voleurs qui vivent les poches des gogos en leur vendant soit des cartes dites de baseball, soit des billets de sweepstakes.

Sans parler des États-Unis, où l'on a évité au public la perte de millions de dollars en mettant sur des billets de sweepstakes au profit d'hôpitaux à peine existants, des centaines de milliers de dollars ont été économisés au public montréalais par la main-mise de la police sur des amas de cartes de baseball et de billets de sweepstakes.

Mais ces cartes et ces billets, qui les imprime et qui les vend, puisque imprimeurs et vendeurs sont également coupables devant la loi? C'est ici que le "racket" intervient et protège les délinquants, car on a bien peu d'exemples que ceux-ci aient été traduits devant les tribunaux et condamnés.

Jusqu'à date "l'ère nouvelle" promise par M. Duplessis n'a guère fait sentir son influence salvatrice, puisque le "racket" opère de plus belle et avec la même impunité. "L'Autorité" tiendra ses lecteurs au courant des développements ultérieurs qui ne manqueront pas de se produire.

SCRUTATOR

### LE GÉNÉRAL MIAJA ARBITRE DE LA GUERRE ESPAGNOLE?

Paris, 15. — Une médiation en Espagne est-elle possible? L'idée en a été lancée par M. Winston Churchill, l'un des hommes les mieux renseignés de l'Europe. L'opinion se généralise que les deux adversaires en présence sont las de cette lutte sans gloire, puisque ni l'un ni l'autre ne saurait, quoi que décide la fortune des armes, réaliser ses buts avoués de guerre civile. Franco ne gouvernera pas l'Espagne et pas davantage Largo Caballero. Qui donc peut prétendre à réconcilier bourreaux et victimes, victimes et bourreaux? Miaja, disent les uns. Un roi choisi hors d'Espagne, suggèrent les autres: Un Otto, un Louis-Ferdinand, un nouveau Wied, un prince anglais, les candidats aux trônes n'ont jamais manqué, même aux époques où les trônes étaient le moins confortables.

On parle d'un triumvirat militaire qui comprendrait Franco, Miaja et un tiers à désigner. Bien difficile de mettre ensemble Franco et Miaja, et il semble que si les nationalistes ne réussissent pas à capturer Madrid, Miaja sera le principal vainqueur de ce conflit, ce qui lui conférerait la prépondérance. En outre, le défenseur de Madrid a toujours professé le plus parfait désintéressement politique.

Avec cela, d'un courage physique qui en imposa même aux plus téméraires aventuriers de la brigade internationale, et qui en faite le digne adversaire de cet autre intrépide: Franco. Sous les plus mauvais bombardements aériens, il parcourt de son petit pas pesant les rues de la capitale, faisant claquer d'un geste machinal le pouce et l'index derrière son dos, ou fumant des cigarillos noirs et courts qui lui laissent aux lèvres des bribes de tabac qu'il crachote interminablement.

Un homme en bref qui n'était déjà pas médiocre et que les événements ont forcé et forceront vraisemblablement encore, à se dépasser.

### UNE GALEJADE

Le grand industriel présente son fils âgé de deux ans à un grand financier.

— Admirablement, interrogez-le. — Voyons, mon petit, combien font 2 et 2? — 4, dit l'enfant. — Très bien, 6 et 3? — 9, dit l'enfant. — Oh! parfait... et 6... et 4? — Baccara, répond l'héritier de la "tout acier".

# LACHINE EST "LOYALISTE" EN DÉPIT DES "NIAISEUX"

Grande célébration le 12 mai. — Pas de "séparatistes" en vue. — Exemple d'un grand distillateur de Ville LaSalle. — Le titre de "Cité des Sports" en danger.

(Cor. sp. — "L'Autorité")  
Lachine, 15. — Ce groupe de "niaiseux" qui, depuis quelques temps, dans notre ville, ne rêve que de séparer la province de Québec du Dominion, en attendant de la séparer de l'Empire, en a fait une de ces drôles de figures lorsqu'il a assisté aux manifestations du 12 mai en l'honneur du roi Georges VI et de la reine Elizabeth.

Jamais Lachine n'a été aussi abondamment décorée, même le jour de la Fête-Dieu, et au prix de \$450.00, soit 9 centimes chacune, 5,000 médailles souvenir du couronnement furent distribuées à tous les enfants qui fréquentent les écoles catholiques ou protestantes de Lachine.

Ces médailles furent distribuées à la suite d'une décision de notre Conseil, qui méritait d'être félicité, car quelque chose devait être fait afin de démontrer à notre jeunesse que nous ne sommes pas un peuple sans patrie et que nous faisons partie d'un grand Empire, malgré qu'il s'en trouve même qui ne semblent pas satisfaits d'être des sujets britanniques, comme si nous serions mieux traités si nous dépendions des Etats-Unis, du Mexique, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Russie ou d'autres pays.

Ces médailles — souvenir, de la grandeur d'une pièce de 50 sous, furent distribuées par le maire Carignan aux enfants fréquentant les écoles catholiques et par les échevins de langue anglaise aux enfants qui fréquentent les écoles protestantes.

Comme nos échevins nous fournissent rarement l'occasion de les féliciter de leurs décisions, nous les remercierons une deuxième fois de l'idée qu'ils ont eu de faire distribuer ces médailles-souvenir aux enfants de Lachine, à l'occasion des fêtes du couronnement.

Catagawagen a aussi célébré dignement les fêtes du couronnement, et comme le déclarait le maire Joseph K. Delisle de la Réserve, notre population se rappelle de tout le bien que la Reine Victoria a fait dans l'intérêt des Indiens. La fête à cet endroit fut magnifique et elle rappela d'heureux souvenirs aux Indiens.

L'EXEMPLE BRONFMAN  
Un autre personnage qui a des intérêts dans notre district et qui a fait à sa large part dans les fêtes du couronnement est M. Sam Bronfman, président de la Distillers Corporation, de Ville LaSalle, qui a défrayé de sa poche le coût de différentes célébrations dans les hôpitaux, écoles et autres institutions, sans compter des distributions en espèces à des familles pauvres.

Pour M. Sam Bronfman, le bien ne se fait pas de haut, mais de bas, pas de bien. Il est très modeste et plutôt que de faire du bruit ou de

passer son temps à répondre à ceux qui l'attaquent ou attaquent les membres de sa race, il se contente de leur répondre en faisant du bien, et surtout en payant de sa poche, au lieu d'essayer de se donner du crédit en faisant du bien avec l'argent des autres. M. Sam Bronfman ne connaît pas ce que c'est de passer le chapeau pour faire la charité, et il préfère laisser son chapeau sur sa tête et faire travailler ses poches en y sortant le montant nécessaire afin de donner à manger à ceux qui ont faim.

CITE DES SPORTS!  
Le club Lachine, de la Cité des Sports, qui fait maintenant partie de la Ligue New-York-Québec, à cause du refus de la Ligue provinciale de lui accorder une franchise, a inauguré sa saison mercredi après-midi en sortant vainqueur du club Valleyfield par le score de 5 à 1.

La partie s'est disputée au Stadium des Chômeurs de Lachine et deux événements importants, d'abord la victoire du club local en même temps que le premier échec de la saison 1937 aux directeurs du club qui doivent fournir la finance. C'est cette partie au programme que nous déplorons amèrement.

Avant la partie il y eut un parade avec fanfare dans les rues de la ville, et même avec ce qu'on appelle de venir attirer une grande foule, pas plus de 500 personnes ont été témoin de la partie d'ouverture. Cela aussi est déplorable et nous conseillons au club local de jouer ses parties à l'avenir au Parc LaSalle. C'est le maire de Lachine qui langa la première balle, reçue par le président du club que l'on dit être l'ex-maire W. E. Ranger.

Dans le baseball il se trouve plusieurs classes, A, AA, B, C, D, et à en juger par ce que déclarait un rare spectateur le jeu qui a été fourni au public laisse plutôt croire que cette ligue New-York-Québec est du calibre de la classe K-K, ce qui n'est pas très invitant pour les parties à venir.

D'après un "finaud" qui prétend connaître tous les secrets financiers du club de baseball Lachine, il paraîtrait que l'encouragement financier dans l'intérêt du club est bon cette année. C'est une bonne nouvelle que nous sommes très heureux d'apprendre. En apparence toute cette finance n'a pas été dépensée pour l'achat de balles, car il paraîtrait que mercredi après-midi lors de l'ouverture de la saison lorsque trois balles eurent disparu en arrière des estrades, la partie fut arrêtée en attendant que quelqu'un de l'assistance fut assez bon de retourner les balles, afin que la partie continue.

PIT LABROSSE.

POTION MAGIQUE  
Il nous arrive d'Angleterre une nouvelle qui va mettre en révolution les occultistes et les opticiens. Un docteur anglais qui s'est appliqué à étudier les us et coutumes des Indiens de la Colombie, fut frappé par le fait que les Indiens, quand ils partent en expédition contre les hommes ou les bêtes, boivent une potion tirée d'une herbe qui porte le nom de yaya.

Il paraît que cette infusion accroît très fortement leur faculté visuelle; à tel point, paraît-il, que le buveur de yaya peut distinguer des objets plongés dans la plus profonde obscurité.

A plus forte raison, voit-il très nettement les objets éclairés. Si bien que, la nuit, celui qui prend ce remède mystérieux peut se passer de lumière et, pendant le jour, de lunettes.

Mais dans combien de temps pourrions-nous boire le yaya?

AVIS PUBLIC  
Le trente-unième jour de mai mil neuf cent trente-sept à dix heures du matin sera vendu à l'enchère publique, au numéro 4 Est rue Notre-Dame, à Montréal, au bureau du notaire soussigné, chambre 904, l'immeuble suivant:

Un emplacement situé en la cité de Montréal sur la rue Notre-Dame, dans le Quartier Ste-Cunégonde, connu et désigné comme étant la partie sud-ouest du lot numéro cinq cent quatre-vingt-quatre (Pte. S. O. 584) des plan et livre de renvoi officiels de la Paroisse de Montréal, contenant icelle partie cinquantepieds de front par cent six pieds de profondeur, mesure anglaise et plus ou moins le plus ou le moins devant être au profit ou à la perte de l'acquéreur, moins cependant la partie expropriée pour l'élargissement de la rue Notre-Dame, et avec toutes les bâtisses dessus érigées portant les numéros civiques 2485, 2487, 2489 et 2491 de ladite rue Notre-Dame, borné cet emplacement, en front au sud-est par la rue Notre-Dame, en arrière par les lots numéros 583, 585a, 589 dudit cadastre, d'un côté au sud-ouest de ce lot numéro 592 et de l'autre côté au nord-est par le résidu dudit lot No 584.

Avant l'examen final: "Pourquoi m'en faire? Je vais fumer une bonne Sweet Caporal."  
"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."  
Lancet  
CIGARETTES  
**SWEET CAPORAL**

# PENDUS NON COMME FRANÇAIS MAIS COMME HÉRÉTIQUES!

Les guerres de religion d'autrefois. — L'aventure de Jean Ribault et de colons protestants. — Terrible vengeance tirée des massacres espagnols.

Il y a trois cent soixante quinze ans, en cette mi-avril, les navires de Jean Ribault arrivaient en vue des côtes de la Floride. Ils avaient quitté Le Havre le 18 février précédent et, après une navigation sans histoire, ils abordaient le 1er mai dans l'estuaire du rio San Mateo. MM. Minnegeron (La Haute Mer) et Olsen (Découverte de la terre, t. IV) nous ont conté excellentement l'histoire de ces voyageurs français, parmi les tout premiers qui aient mis le pied sur le sol américain. Et c'est une histoire qui vaut la peine d'être rappelée pour cet anniversaire.

L'expédition était subventionnée et appuyée par l'amiral de Coligny qui, soucieux d'assurer aux protestants français un refuge contre de possibles persécutions (les événements ultérieurs allaient montrer à quel point il voyait juste) avait donné mission à Ribault et à son camarade René de Landonnière de voir quelles ressources offriraient le cas échéant les terres nouvellement découvertes. Une colonne fut érigée par les Français au lieu de leur débarquement, en signe de prise de possession. Les Indiens devinrent vite confiants. Un fortin fut édifié. Ribault y laissa une garnison de trente hommes et repartit pour la France "rendre compte". Que se passa-t-il au juste, lui parti? On en est réduit aux conjectures. Les colons se mirent à construire une brigantine pour regagner, eux aussi, la France. Ils abandonnèrent à des Indiens tout ce qu'ils ne purent pas embarquer, et prirent la mer. Ce fut un désastre. La tempête, la famine, la maladie les réduisirent aux pires expédients. Un des navigateurs fut sacrifié et mangé par ses compagnons. Finalement, comme ils arrivaient en vue des côtes françaises, ils furent pris par un corsaire anglais et emprisonnés.

Ribault ni Landonnière ne se découragèrent. Le 25 juin 1564, ils réapparurent à l'embouchure du San Mateo, avec trois navires chargés de vivres, d'outils et d'armes. Les choses ne tournèrent guère mieux pour cette deuxième expédition. Une mutinerie contraignit Landonnière à renvoyer deux de ses bateaux. Un nouveau navire arriva à la fin de décembre embarquant quelques-uns des premiers voyageurs et laissa à leur place une poignée de bandits de droit commun qui se saisirent d'un petit bateau et partirent faire la course sur les côtes et dans les Antilles. Landonnière tomba malade et sa troupe en profita pour se désorganiser encore plus: de nouvelles embarcations furent construites, qui suivirent l'exemple des corsaires et prirent la haute mer, avec le pavillon noir.

Le 28 août 1565 cependant, Ribault, qui était parti chercher du secours, revenait avec de nombreux colons, de qualité fort supérieure aux premiers. Mais, à peine avait-il débarqué ses hommes, survint une flotte de guerre espagnole, commandée par un catholique sanguinaire, connu pour son implacable cruauté vis-à-vis des protestants, l'amiral Menendez d'Aviles. L'attitude résolue des Français en imposa cependant aux arrivants. Menendez longea

la côte sans attaquer Ribault et alla fonder dans la baie de Saint-Augustin une petite colonie. Quelle idée saugrenue pénétra dans l'esprit de Ribault et des siens? Quos vult perdere Jupiter... Les protestants s'avisèrent d'aller surprendre leurs ennemis à Saint-Augustin et ils s'embarquèrent à cet effet dans les vaisseaux qui venaient d'arriver de France, vaisseaux déjà fatigués par la traversée, en médiocre état de mer, et que surprit dès le départ une violente tempête. Menendez, devenu par ses coreurs, ne douta pas qu'un naufrage attendait les marins français et il prit, avec ses soldats, la route — par terre — de San Mateo. Il ne restait plus dans le fort que des femmes, des enfants, des invalides. Les Espagnols y pénétrèrent sans lutte, massacrèrent les 140 malheureux sans défense qu'ils trouvèrent là et pendirent une trentaine de prisonniers aux portes du fortin, avec cette inscription placée à la tête des potences: "Non comme à des Français, mais comme à des hérétiques." Dans les jours qui suivirent cet odieux massacre, les marins et soldats de Ribault, rejetés sur la côte par la mer déchaînée, furent décapités sans pitié. L'échappé pourtant quelques rares survivants qui, par miracle, purent regagner la France.

Ce fut une explosion de fureur. Charles IX refusa cependant de tirer vengeance des bourreaux espagnols. Mais un gentilhomme béarnais, Dominique de Gourgues, équipa à ses frais trois petits bâtiments, réunis 180 hommes bien résolus, bien armés et, sous prétexte d'aller chercher des esclaves en Afrique, il prit la mer. De la côte africaine, il mit directement le cap sur les Antilles. Arrivés en vue du fort de San Mateo, réédifié par les Espagnols, les navires de Gourgues regrettent le salut du fortin qui les prit pour des amis, et continuèrent leur route pour jeter l'ancre à quinze lieues au nord. Ils furent tout d'abord assaillis par les indigènes qui avaient conçu une terrible haine pour les Espagnols, mais dès qu'ils eurent fait reconnaître qu'ils étaient français, ce furent au contraire des explosions de joie. Les guerriers indiens qui avaient connu Ribault et les siens s'effrèrent à guider les nouveaux venus. Gourgues ne laissa que vingt hommes à la garde des navires et partit aussitôt pour San Mateo, escorté de plusieurs centaines de Peaux-Rouges en grand appareil de guerre. L'attaque fut si soudaine que les catholiques n'eurent même pas le temps de saisir leurs armes. Ils furent massacrés sur place, presque sans pouvoir se défendre. Quinze d'entre eux eurent la vie sauve, momentanément. On les pendit aux emplacements mêmes où avaient été pendus précédemment les Français et on cloua à leurs gibets cette inscription: "Non comme à des Espagnols, mais comme à des traîtres, voleurs et assassins."

Puis le fort fut rasé. Le 3 mai 1658, Dominique de Gourgues reprenait le chemin de la France. Le roi, alors dominé par le parti espagnol le reçut plus vis-à-vis des protestants, l'amiral Menendez d'Aviles. L'attitude résolue des Français en imposa cependant aux arrivants. Menendez longea

la côte sans attaquer Ribault et alla fonder dans la baie de Saint-Augustin une petite colonie. Quelle idée saugrenue pénétra dans l'esprit de Ribault et des siens? Quos vult perdere Jupiter... Les protestants s'avisèrent d'aller surprendre leurs ennemis à Saint-Augustin et ils s'embarquèrent à cet effet dans les vaisseaux qui venaient d'arriver de France, vaisseaux déjà fatigués par la traversée, en médiocre état de mer, et que surprit dès le départ une violente tempête. Menendez, devenu par ses coreurs, ne douta pas qu'un naufrage attendait les marins français et il prit, avec ses soldats, la route — par terre — de San Mateo. Il ne restait plus dans le fort que des femmes, des enfants, des invalides. Les Espagnols y pénétrèrent sans lutte, massacrèrent les 140 malheureux sans défense qu'ils trouvèrent là et pendirent une trentaine de prisonniers aux portes du fortin, avec cette inscription placée à la tête des potences: "Non comme à des Français, mais comme à des hérétiques." Dans les jours qui suivirent cet odieux massacre, les marins et soldats de Ribault, rejetés sur la côte par la mer déchaînée, furent décapités sans pitié. L'échappé pourtant quelques rares survivants qui, par miracle, purent regagner la France.

Ce fut une explosion de fureur. Charles IX refusa cependant de tirer vengeance des bourreaux espagnols. Mais un gentilhomme béarnais, Dominique de Gourgues, équipa à ses frais trois petits bâtiments, réunis 180 hommes bien résolus, bien armés et, sous prétexte d'aller chercher des esclaves en Afrique, il prit la mer. De la côte africaine, il mit directement le cap sur les Antilles. Arrivés en vue du fort de San Mateo, réédifié par les Espagnols, les navires de Gourgues regrettent le salut du fortin qui les prit pour des amis, et continuèrent leur route pour jeter l'ancre à quinze lieues au nord. Ils furent tout d'abord assaillis par les indigènes qui avaient conçu une terrible haine pour les Espagnols, mais dès qu'ils eurent fait reconnaître qu'ils étaient français, ce furent au contraire des explosions de joie. Les guerriers indiens qui avaient connu Ribault et les siens s'effrèrent à guider les nouveaux venus. Gourgues ne laissa que vingt hommes à la garde des navires et partit aussitôt pour San Mateo, escorté de plusieurs centaines de Peaux-Rouges en grand appareil de guerre. L'attaque fut si soudaine que les catholiques n'eurent même pas le temps de saisir leurs armes. Ils furent massacrés sur place, presque sans pouvoir se défendre. Quinze d'entre eux eurent la vie sauve, momentanément. On les pendit aux emplacements mêmes où avaient été pendus précédemment les Français et on cloua à leurs gibets cette inscription: "Non comme à des Espagnols, mais comme à des traîtres, voleurs et assassins."

Puis le fort fut rasé. Le 3 mai 1658, Dominique de Gourgues reprenait le chemin de la France. Le roi, alors dominé par le parti espagnol le reçut plus vis-à-vis des protestants, l'amiral Menendez d'Aviles. L'attitude résolue des Français en imposa cependant aux arrivants. Menendez longea

la côte sans attaquer Ribault et alla fonder dans la baie de Saint-Augustin une petite colonie. Quelle idée saugrenue pénétra dans l'esprit de Ribault et des siens? Quos vult perdere Jupiter... Les protestants s'avisèrent d'aller surprendre leurs ennemis à Saint-Augustin et ils s'embarquèrent à cet effet dans les vaisseaux qui venaient d'arriver de France, vaisseaux déjà fatigués par la traversée, en médiocre état de mer, et que surprit dès le départ une violente tempête. Menendez, devenu par ses coreurs, ne douta pas qu'un naufrage attendait les marins français et il prit, avec ses soldats, la route — par terre — de San Mateo. Il ne restait plus dans le fort que des femmes, des enfants, des invalides. Les Espagnols y pénétrèrent sans lutte, massacrèrent les 140 malheureux sans défense qu'ils trouvèrent là et pendirent une trentaine de prisonniers aux portes du fortin, avec cette inscription placée à la tête des potences: "Non comme à des Français, mais comme à des hérétiques." Dans les jours qui suivirent cet odieux massacre, les marins et soldats de Ribault, rejetés sur la côte par la mer déchaînée, furent décapités sans pitié. L'échappé pourtant quelques rares survivants qui, par miracle, purent regagner la France.

Ce fut une explosion de fureur. Charles IX refusa cependant de tirer vengeance des bourreaux espagnols. Mais un gentilhomme béarnais, Dominique de Gourgues, équipa à ses frais trois petits bâtiments, réunis 180 hommes bien résolus, bien armés et, sous prétexte d'aller chercher des esclaves en Afrique, il prit la mer. De la côte africaine, il mit directement le cap sur les Antilles. Arrivés en vue du fort de San Mateo, réédifié par les Espagnols, les navires de Gourgues regrettent le salut du fortin qui les prit pour des amis, et continuèrent leur route pour jeter l'ancre à quinze lieues au nord. Ils furent tout d'abord assaillis par les indigènes qui avaient conçu une terrible haine pour les Espagnols, mais dès qu'ils eurent fait reconnaître qu'ils étaient français, ce furent au contraire des explosions de joie. Les guerriers indiens qui avaient connu Ribault et les siens s'effrèrent à guider les nouveaux venus. Gourgues ne laissa que vingt hommes à la garde des navires et partit aussitôt pour San Mateo, escorté de plusieurs centaines de Peaux-Rouges en grand appareil de guerre. L'attaque fut si soudaine que les catholiques n'eurent même pas le temps de saisir leurs armes. Ils furent massacrés sur place, presque sans pouvoir se défendre. Quinze d'entre eux eurent la vie sauve, momentanément. On les pendit aux emplacements mêmes où avaient été pendus précédemment les Français et on cloua à leurs gibets cette inscription: "Non comme à des Espagnols, mais comme à des traîtres, voleurs et assassins."

Puis le fort fut rasé. Le 3 mai 1658, Dominique de Gourgues reprenait le chemin de la France. Le roi, alors dominé par le parti espagnol le reçut plus vis-à-vis des protestants, l'amiral Menendez d'Aviles. L'attitude résolue des Français en imposa cependant aux arrivants. Menendez longea

la côte sans attaquer Ribault et alla fonder dans la baie de Saint-Augustin une petite colonie. Quelle idée saugrenue pénétra dans l'esprit de Ribault et des siens? Quos vult perdere Jupiter... Les protestants s'avisèrent d'aller surprendre leurs ennemis à Saint-Augustin et ils s'embarquèrent à cet effet dans les vaisseaux qui venaient d'arriver de France, vaisseaux déjà fatigués par la traversée, en médiocre état de mer, et que surprit dès le départ une violente tempête. Menendez, devenu par ses coreurs, ne douta pas qu'un naufrage attendait les marins français et il prit, avec ses soldats, la route — par terre — de San Mateo. Il ne restait plus dans le fort que des femmes, des enfants, des invalides. Les Espagnols y pénétrèrent sans lutte, massacrèrent les 140 malheureux sans défense qu'ils trouvèrent là et pendirent une trentaine de prisonniers aux portes du fortin, avec cette inscription placée à la tête des potences: "Non comme à des Français, mais comme à des hérétiques." Dans les jours qui suivirent cet odieux massacre, les marins et soldats de Ribault, rejetés sur la côte par la mer déchaînée, furent décapités sans pitié. L'échappé pourtant quelques rares survivants qui, par miracle, purent regagner la France.

# LES ARMES FANTASTIQUES DE LA GUERRE DE DEMAIN

Le tank volant et l'avion sous-marin. — Le massacre de 1914-1918 aura été un jeu d'enfant en face du futur conflit.

La science transforme l'art militaire. L'évolution se fait à pas de géant. La guerre future sera aussi différente de la guerre de 1914-1918 que celle-ci a été différente de la guerre de 1870. L'écart sera même infiniment plus grand et l'on peut dire que les découvertes nouvelles suppriment toute commune mesure entre l'art militaire d'hier et l'art militaire de demain.

Quelles sont ces découvertes? Un livre publié à Prague sous la signature de deux Allemands vient d'apporter sur la question des lumières d'un intérêt capital. C'est une mise au point objective et complète des inventions modernes appliquées ou applicables à la guerre. Les auteurs analysent une à une chacune de ces inventions, en examinant le degré de perfectionnement, les utilisations présentes, les perspectives d'avenir, et, chaque fois que cela est nécessaire, ils s'inscrivent en faux contre les exagérations auxquelles on a donné lieu, dans la presse ou dans l'opinion, les bruits relatifs à certaines découvertes capables de bouleverser le monde: par exemple, le fameux "rayon de la mort", qui n'existe pas, du moins sous la forme qu'on lui a généralement attribuée.

Il n'en reste pas moins que le nombre des nouveaux instruments de mort qu'on pourrait mettre en oeuvre dès aujourd'hui est impressionnant.

I. — LE TANK VOLANT  
Aller très vite, être indépendant du terrain, de l'eau et de la forêt, avoir en outre les qualités d'un char d'assaut normal, tel est le "tank volant".

Depuis longtemps déjà, le ministre de l'Air britannique travaillait à résoudre le problème consistant à accomplir des vols de très longue durée avec une très forte charge. On était parti de cette idée qu'une machine volante lourdement chargée et n'ayant plus assez de puissance pour quitter le sol par ses propres moyens pourrait voler en toute sécurité si une force additionnelle lui permettait d'atteindre une altitude convenable. Si donc on accroche un avion rapide au grand rayon d'action au-dessous d'un gros avion de transport relativement lent, de telle sorte que les forces motrices s'additionnent, le gros avion pourra sans difficulté emporter l'avion rapide et l'amener à l'altitude désirée. Et il suffira d'un dispositif approprié pendant de tirer vengeance des bourreaux espagnols. Mais un gentilhomme béarnais, Dominique de Gourgues, équipa à ses frais trois petits bâtiments, réunis 180 hommes bien résolus, bien armés et, sous prétexte d'aller chercher des esclaves en Afrique, il prit la mer. De la côte africaine, il mit directement le cap sur les Antilles. Arrivés en vue du fort de San Mateo, réédifié par les Espagnols, les navires de Gourgues regrettent le salut du fortin qui les prit pour des amis, et continuèrent leur route pour jeter l'ancre à quinze lieues au nord. Ils furent tout d'abord assaillis par les indigènes qui avaient conçu une terrible haine pour les Espagnols, mais dès qu'ils eurent fait reconnaître qu'ils étaient français, ce furent au contraire des explosions de joie. Les guerriers indiens qui avaient connu Ribault et les siens s'effrèrent à guider les nouveaux venus. Gourgues ne laissa que vingt hommes à la garde des navires et partit aussitôt pour San Mateo, escorté de plusieurs centaines de Peaux-Rouges en grand appareil de guerre. L'attaque fut si soudaine que les catholiques n'eurent même pas le temps de saisir leurs armes. Ils furent massacrés sur place, presque sans pouvoir se défendre. Quinze d'entre eux eurent la vie sauve, momentanément. On les pendit aux emplacements mêmes où avaient été pendus précédemment les Français et on cloua à leurs gibets cette inscription: "Non comme à des Espagnols, mais comme à des traîtres, voleurs et assassins."

Puis le fort fut rasé. Le 3 mai 1658, Dominique de Gourgues reprenait le chemin de la France. Le roi, alors dominé par le parti espagnol le reçut plus vis-à-vis des protestants, l'amiral Menendez d'Aviles. L'attitude résolue des Français en imposa cependant aux arrivants. Menendez longea

la côte sans attaquer Ribault et alla fonder dans la baie de Saint-Augustin une petite colonie. Quelle idée saugrenue pénétra dans l'esprit de Ribault et des siens? Quos vult perdere Jupiter... Les protestants s'avisèrent d'aller surprendre leurs ennemis à Saint-Augustin et ils s'embarquèrent à cet effet dans les vaisseaux qui venaient d'arriver de France, vaisseaux déjà fatigués par la traversée, en médiocre état de mer, et que surprit dès le départ une violente tempête. Menendez, devenu par ses coreurs, ne douta pas qu'un naufrage attendait les marins français et il prit, avec ses soldats, la route — par terre — de San Mateo. Il ne restait plus dans le fort que des femmes, des enfants, des invalides. Les Espagnols y pénétrèrent sans lutte, massacrèrent les 140 malheureux sans défense qu'ils trouvèrent là et pendirent une trentaine de prisonniers aux portes du fortin, avec cette inscription placée à la tête des potences: "Non comme à des Français, mais comme à des hérétiques." Dans les jours qui suivirent cet odieux massacre, les marins et soldats de Ribault, rejetés sur la côte par la mer déchaînée, furent décapités sans pitié. L'échappé pourtant quelques rares survivants qui, par miracle, purent regagner la France.

Ce fut une explosion de fureur. Charles IX refusa cependant de tirer vengeance des bourreaux espagnols. Mais un gentilhomme béarnais, Dominique de Gourgues, équipa à ses frais trois petits bâtiments, réunis 180 hommes bien résolus, bien armés et, sous prétexte d'aller chercher des esclaves en Afrique, il prit la mer. De la côte africaine, il mit directement le cap sur les Antilles. Arrivés en vue du fort de San Mateo, réédifié par les Espagnols, les navires de Gourgues regrettent le salut du fortin qui les prit pour des amis, et continuèrent leur route pour jeter l'ancre à quinze lieues au nord. Ils furent tout d'abord assaillis par les indigènes qui avaient conçu une terrible haine pour les Espagnols, mais dès qu'ils eurent fait reconnaître qu'ils étaient français, ce furent au contraire des explosions de joie. Les guerriers indiens qui avaient connu Ribault et les siens s'effrèrent à guider les nouveaux venus. Gourgues ne laissa que vingt hommes à la garde des navires et partit aussitôt pour San Mateo, escorté de plusieurs centaines de Peaux-Rouges en grand appareil de guerre. L'attaque fut si soudaine que les catholiques n'eurent même pas le temps de saisir leurs armes. Ils furent massacrés sur place, presque sans pouvoir se défendre. Quinze d'entre eux eurent la vie sauve, momentanément. On les pendit aux emplacements mêmes où avaient été pendus précédemment les Français et on cloua à leurs gibets cette inscription: "Non comme à des Espagnols, mais comme à des traîtres, voleurs et assassins."

Puis le fort fut rasé. Le 3 mai 1658, Dominique de Gourgues reprenait le chemin de la France. Le roi, alors dominé par le parti espagnol le reçut plus vis-à-vis des protestants, l'amiral Menendez d'Aviles. L'attitude résolue des Français en imposa cependant aux arrivants. Menendez longea

la côte sans attaquer Ribault et alla fonder dans la baie de Saint-Augustin une petite colonie. Quelle idée saugrenue pénétra dans l'esprit de Ribault et des siens? Quos vult perdere Jupiter... Les protestants s'avisèrent d'aller surprendre leurs ennemis à Saint-Augustin et ils s'embarquèrent à cet effet dans les vaisseaux qui venaient d'arriver de France, vaisseaux déjà fatigués par la traversée, en médiocre état de mer, et que surprit dès le départ une violente tempête. Menendez, devenu par ses coreurs, ne douta pas qu'un naufrage attendait les marins français et il prit, avec ses soldats, la route — par terre — de San Mateo. Il ne restait plus dans le fort que des femmes, des enfants, des invalides. Les Espagnols y pénétrèrent sans lutte, massacrèrent les 140 malheureux sans défense qu'ils trouvèrent là et pendirent une trentaine de prisonniers aux portes du fortin, avec cette inscription placée à la tête des potences: "Non comme à des Français, mais comme à des hérétiques." Dans les jours qui suivirent cet odieux massacre, les marins et soldats de Ribault, rejetés sur la côte par la mer déchaînée, furent décapités sans pitié. L'échappé pourtant quelques rares survivants qui, par miracle, purent regagner la France.

Ce fut une explosion de fureur. Charles IX refusa cependant de tirer vengeance des bourreaux espagnols. Mais un gentilhomme béarnais, Dominique de Gourgues, équipa à ses frais trois petits bâtiments, réunis 180 hommes bien résolus, bien armés et, sous prétexte d'aller chercher des esclaves en Afrique, il prit la mer. De la côte africaine, il mit directement le cap sur les Antilles. Arrivés en vue du fort de San Mateo, réédifié par les Espagnols, les navires de Gourgues regrettent le salut du fortin qui les prit pour des amis, et continuèrent leur route pour jeter l'ancre à quinze lieues au nord. Ils furent tout d'abord assaillis par les indigènes qui avaient conçu une terrible haine pour les Espagnols, mais dès qu'ils eurent fait reconnaître qu'ils étaient français, ce furent au contraire des explosions de joie. Les guerriers indiens qui avaient connu Ribault et les siens s'effrèrent à guider les nouveaux venus. Gourgues ne laissa que vingt hommes à la garde des navires et partit aussitôt pour San Mateo, escorté de plusieurs centaines de Peaux-Rouges en grand appareil de guerre. L'attaque fut si soudaine que les catholiques n'eurent même pas le temps de saisir leurs armes. Ils furent massacrés sur place, presque sans pouvoir se défendre. Quinze d'entre eux eurent la vie sauve, momentanément. On les pendit aux emplacements mêmes où avaient été pendus précédemment les Français et on cloua à leurs gibets cette inscription: "Non comme à des Espagnols, mais comme à des traîtres, voleurs et assassins."

Puis le fort fut rasé. Le 3 mai 1658, Dominique de Gourgues reprenait le chemin de la France. Le roi, alors dominé par le parti espagnol le reçut plus vis-à-vis des protestants, l'amiral Menendez d'Aviles. L'attitude résolue des Français en imposa cependant aux arrivants. Menendez longea

la côte sans attaquer Ribault et alla fonder dans la baie de Saint-Augustin une petite colonie. Quelle idée saugrenue pénétra dans l'esprit de Ribault et des siens? Quos vult perdere Jupiter... Les protestants s'avisèrent d'aller surprendre leurs ennemis à Saint-Augustin et ils s'embarquèrent à cet effet dans les vaisseaux qui venaient d'arriver de France, vaisseaux déjà fatigués par la traversée, en médiocre état de mer, et que surprit dès le départ une violente tempête. Menendez, devenu par ses coreurs, ne douta pas qu'un naufrage attendait les marins français et il prit, avec ses soldats, la route — par terre — de San Mateo. Il ne restait plus dans le fort que des femmes, des enfants, des invalides. Les Espagnols y pénétrèrent sans lutte, massacrèrent les 140 malheureux sans défense qu'ils trouvèrent là et pendirent une trentaine de prisonniers aux portes du fortin, avec cette inscription placée à la tête des potences: "Non comme à des Français, mais comme à des hérétiques." Dans les jours qui suivirent cet odieux massacre, les marins et soldats de Ribault, rejetés sur la côte par la mer déchaînée, furent décapités sans pitié. L'échappé pourtant quelques rares survivants qui, par miracle, purent regagner la France.

Ce fut une explosion de fureur. Charles IX refusa cependant de tirer vengeance des bourreaux espagnols. Mais un gentilhomme béarnais, Dominique de Gourgues, équipa à ses frais trois petits bâtiments, réunis 180 hommes bien résolus, bien armés et, sous prétexte d'aller chercher des esclaves en Afrique, il prit la mer. De la côte africaine, il mit directement le cap sur les Antilles. Arrivés en vue du fort de San Mateo, réédifié par les Espagnols, les navires de Gourgues regrettent le salut du fortin qui les prit pour des amis, et continuèrent leur route pour jeter l'ancre à quinze lieues au nord. Ils furent tout d'abord assaillis par les indigènes qui avaient conçu une terrible haine pour les Espagnols, mais dès qu'ils eurent fait reconnaître qu'ils étaient français, ce furent au contraire des explosions de joie. Les guerriers indiens qui avaient connu Ribault et les siens s'effrèrent à guider les nouveaux venus. Gourgues ne laissa que vingt hommes à la garde des navires et partit aussitôt pour San Mateo, escorté de plusieurs centaines de Peaux-Rouges en grand appareil de guerre. L'attaque fut si soudaine que les catholiques n'eurent même pas le temps de saisir leurs armes. Ils furent massacrés sur place, presque sans pouvoir se défendre. Quinze d'entre eux eurent la vie sauve, momentanément. On les pendit aux emplacements mêmes où avaient été pendus précédemment les Français et on cloua à leurs gibets cette inscription: "Non comme à des Espagnols, mais comme à des traîtres, voleurs et assassins."

Puis le fort fut rasé. Le 3 mai 1658, Dominique de Gourgues reprenait le chemin de la France. Le roi, alors dominé par le parti espagnol le reçut plus vis-à-vis des protestants, l'amiral Menendez d'Aviles. L'attitude résolue des Français en imposa cependant aux arrivants. Menendez longea

la côte sans attaquer Ribault et alla fonder dans la baie de Saint-Augustin une petite colonie. Quelle idée saugrenue pénétra dans l'esprit de Ribault et des siens? Quos vult perdere Jupiter... Les protestants s'avisèrent d'aller surprendre leurs ennemis à Saint-Augustin et ils s'embarquèrent à cet effet dans les vaisseaux qui venaient d'arriver de France, vaisseaux déjà fatigués par la traversée, en médiocre état de mer, et que surprit dès le départ une violente tempête. Menendez, devenu par ses coreurs, ne douta pas qu'un naufrage attendait les marins français et il prit, avec ses soldats, la route — par terre — de San Mateo. Il ne restait plus dans le fort que des femmes, des enfants, des invalides. Les Espagnols y pénétrèrent sans lutte, massacrèrent les 140 malheureux sans défense qu'ils trouvèrent là et pendirent une trentaine de prisonniers aux portes du fortin, avec cette inscription placée à la tête des potences: "Non comme à des Français, mais comme à des hérétiques." Dans les jours qui suivirent cet odieux massacre, les marins et soldats de Ribault, rejetés sur la côte par la mer déchaînée, furent décapités sans pitié. L'échappé pourtant quelques rares survivants qui, par miracle, purent regagner la France.

Ce fut une explosion de fureur. Charles IX refusa cependant de tirer vengeance des bourreaux espagnols. Mais un gentilhomme béarnais, Dominique de Gourgues, équipa à ses frais trois petits bâtiments, réunis 180 hommes bien résolus, bien armés et, sous prétexte d'aller chercher des esclaves en Afrique, il prit la mer. De la côte africaine, il mit directement le cap sur les Antilles. Arrivés en vue du fort de San Mateo, réédifié par les Espagnols, les navires de Gourgues regrettent le salut du fortin qui les prit pour des amis, et continuèrent leur route pour jeter l'ancre à quinze lieues au nord. Ils furent tout d'abord assaillis par les indigènes qui avaient conçu une terrible haine pour les Espagnols, mais dès qu'ils eurent fait reconnaître qu'ils étaient français, ce furent au contraire des explosions de joie. Les guerriers indiens qui avaient connu Ribault et les siens s'effrèrent à guider les nouveaux venus. Gourgues ne laissa que vingt hommes à la garde des navires et partit aussitôt pour San Mateo, escorté de plusieurs centaines de Peaux-Rouges en grand appareil de guerre. L'attaque fut si soudaine que les catholiques n'eurent même pas le temps de saisir leurs armes. Ils furent massacrés sur place, presque sans pouvoir se défendre. Quinze d'entre eux eurent la vie sauve, momentanément. On les pendit aux emplacements mêmes où avaient été pendus précédemment les Français et on cloua à leurs gibets cette inscription: "Non comme à des Espagnols, mais comme à des traîtres, voleurs et assassins."

Puis le fort fut rasé. Le 3 mai 1658, Dominique de Gourgues reprenait le chemin de la France. Le roi, alors dominé par le parti espagnol le reçut plus vis-à-vis des protestants, l'amiral Menendez d'Aviles. L'attitude résolue des Français en imposa cependant aux arrivants. Menendez longea

la côte sans attaquer Ribault et alla fonder dans la baie de Saint-Augustin une petite colonie. Quelle idée saugrenue pénétra dans l'esprit de Ribault et des siens? Quos vult perdere Jupiter... Les protestants s'avisèrent d'aller surprendre leurs ennemis à Saint-Augustin et ils s'embarquèrent à cet effet dans les vaisseaux qui venaient d'arriver de France, vaisseaux déjà fatigués par la traversée, en médiocre état de mer, et que surprit dès le départ une violente tempête. Menendez, devenu par ses coreurs, ne douta pas qu'un naufrage attendait les marins français et il prit, avec ses soldats, la route — par terre — de San Mateo. Il ne restait plus dans le fort que des femmes, des enfants, des invalides. Les Espagnols y pénétrèrent sans lutte, massacrèrent les 140 malheureux sans défense qu'ils trouvèrent là et pendirent une trentaine de prisonniers aux portes du fortin, avec cette inscription placée à la tête des potences: "Non comme à des Français, mais comme à des hérétiques." Dans les jours qui suivirent cet odieux massacre, les marins et soldats de Ribault, rejetés sur la côte par la mer déchaînée, furent décapités sans pitié. L'échappé pourtant quelques rares survivants qui, par miracle, purent regagner la France.

Ce fut une explosion de fureur. Charles IX refusa cependant de tirer vengeance des bourreaux espagnols. Mais un gentilhomme béarnais, Dominique de Gourgues, équipa à ses frais trois petits bâtiments, réunis 180 hommes bien résolus, bien armés et, sous prétexte d'aller chercher des esclaves en Afrique, il prit la mer. De la côte africaine, il mit directement le cap sur les Antilles. Arrivés en vue du fort de San Mateo, réédifié par les Espagnols, les navires de Gourgues regrettent le salut du fortin qui les prit pour des amis, et continuèrent leur route pour jeter l'ancre à quinze lieues au nord. Ils furent tout d'abord assaillis par les indigènes qui avaient conçu une terrible haine pour les Espagnols, mais dès qu'ils eurent fait reconnaître qu'ils étaient français, ce furent au contraire des explosions de joie. Les guerriers indiens qui avaient connu Ribault et les siens s'effrèrent à guider les nouveaux venus. Gourgues ne laissa que vingt hommes à la garde des navires et partit aussitôt pour San Mateo, escorté de plusieurs centaines de Peaux-Rouges en grand appareil de guerre. L'attaque fut si soudaine que les catholiques n'eurent même pas le temps de saisir leurs armes. Ils furent massacrés sur place, presque sans pouvoir se défendre. Quinze d'entre eux eurent la vie sauve, momentanément. On les pendit aux emplacements mêmes où avaient été pendus précédemment les Français et on cloua à leurs gibets cette inscription

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

UN MAQUEREAU QUI NAGEAIT DANS LES EAUX PARISIENNES

Comment sa commanditaire, Mlle Adèle Sapuraux, fut trompée, volée et... battue. — Histoire d'un petit chien. — Scène cocasse au tribunal.

La chronique judiciaire parisienne est évidemment plus palpitante d'intérêt que n'a son confrère montrealois. Faut-il s'en réjouir ou en pleurer? Qu'on en juge plutôt par ce compte rendu:

Paris, mai. — C'est un mari-vaudage, si l'on veut, à moins que vous ne soyez d'humeur à qualifier plus durement cette aventure qui se termine — provisoirement, car il se pourrait bien que ce ne fût pas là le véritable épilogue — devant la 14e chambre correctionnelle...

Chacun d'eux portait une alliance. Ces modestes joyaux avaient été payés par Mlle Adèle Sapuraux. Ce détail, minime en soi, a son importance, car il semble bien que, dans cette union libre, Mlle Adèle Sapuraux ait donné plus que sa jeunesse, qui est réelle et charmante...

Or, un beau matin, M. Hyacinthe Tarvaux annonça à Mlle Adèle Sapuraux qu'il ne rentrerait pas déjeuner... et il alla, sur-le-champ, se marier avec une autre.

Comment s'y prit-il ensuite pour mener de front, si j'ose dire, une double vie assez secrète pour que ni sa nouvelle épouse ni sa vieille maîtresse ne s'aperçussent de rien? Cela dura, en tout cas, trois semaines, au bout desquelles Mlle Sapuraux eut la révélation de son infortune...

Elle rappela assez durement à l'ingrat les générosités qu'elle lui avait consenties... Il eût pu lui clorer la bouche d'un bâton... Il préféra la frapper avec une canne, une canne qu'elle lui avait offerte...

Inculpé de coups et blessures, M. Hyacinthe Tarvaux paraît n'en être pas encore revenu. M. Hyacinthe Tarvaux. — Moi, j'appelle ça du chantage. S'il fallait que tous les hommes qui rompent avec une maîtresse pour se marier y soient envoyés en jugement (sic)... ah! alors... où c'est qu'on irait!

Le Président Sengence. — Rompre avec une maîtresse ne consiste pas à lui rompre une canne sur le dos... M. Hyacinthe Tarvaux. — Oh! je n'ai rien cassé. Juste deux ou trois coups sur le bas du dos que je lui ai donnés...

Le Président Sengence. — C'est encore trop... M. Hyacinthe Tarvaux. —

de temps en temps, ne peut pas lui faire du mal. — Bien raisonné, mon garçon. Nous arrangerons cela pour le mieux de l'intérêt de ton pauvre père.

— Alors, voilà toujours les cent sous que l'on m'a dit que c'était votre prix. Et ayant discrètement posé une belle pièce de cinq francs sur la crédence, le Falet se préparait à partir, quand le curé lui dit:

— Puisque c'est la première fois que vous venez à la cure, nous allons trinquer, mon garçon. — A la vôtre! Le Falet avala son verre, fit claquer sa langue et estima:

— Foutre! Ce n'est pas du jus de navet! — C'est du vin du Purgatoire! prononça le brave curé avec quelque orgueil.

— Du Purgatoire?... fit le Falet stupéfait. Ah! il ne réfléchit pas longtemps: reprenant la belle pièce de cent sous qu'il avait posée sur la crédence:

— Coquin de bon sort! Si c'est de ce vin-là que l'on boit au Purgatoire, je connais mon pauvre père: il me reprocherait toute sa vie de l'en avoir retiré!

Et il s'en alla, avec la conscience d'avoir accompli le plus strict de ses devoirs filiaux. Rodolphe BRINGER.

Oh! écoutez... quand on vous traite de m...

C'est une hypothèse qu'évidemment le très digne président Sengence ne saurait envisager.

Le Président Sengence. — Vous avez déjà été condamné deux fois pour paris clandestins aux courses. Quelle est votre profession?

M. Hyacinthe Tarvaux. — Je travaille à la commission. Mlle Adèle Sapuraux, silencieuse à la barre, a ponctué le dialogue qui précède de sourires moqueurs. Son impatience de s'expliquer est visible. Le début est prometteur.

Le Président Sengence. — Faites votre déposition.

Mlle Adèle Sapuraux. — Je confirme ce que j'ai dit à M. le juge d'instruction, que cet individu est un sale m...

M. Hyacinthe Tarvaux, avec un sourire vainqueur. — Vous voyez, je ne le lui fais pas dire. Vous croyez qu'on peut entendre ça de sang-froid, mon président?

Mlle Adèle Sapuraux. — Oui, monsieur, je le redis... Et je crains pas de le redire, même si ta femme est dans la salle.

Le Substitut Raphaël. — Espérons que non! (Rires) Interloquée, Mlle Adèle Sapuraux s'interrompt, puis reprend de plus belle.

Mlle Adèle Sapuraux. — S'il m'avait dit franchement qu'il allait se marier je me serais fait une raison... Il m'avait coûté assez cher; j'avais plus les moyens de continuer...

M. Hyacinthe Tarvaux. — C'est vrai que j'avais rendez-vous avec un gros bonnet: le maire qui marie les gens, c'est quelqu'un... (Rires.)

Mlle Adèle Sapuraux indique qu'elle eût volontiers fait son deuil des vingt mille francs prêtés à son ami et des bijoux qu'elle lui avait offerts. Elle eût souhaité qu'il lui rendit son chien...

Mlle Adèle Sapuraux. — Il m'a répondu: "Ah! ton chien, il est loin. Je l'ai donné à ma belle-mère qui l'a emporté en Bretagne qu'elle reste..."

Mlle Adèle Sapuraux. — Ses griefs d'Adèle Sapuraux sont excellentement et doctement exposés par Me Paul Arrighi. Par goût de l'humour, peut-être Hyacinthe Tarvaux a confié le soin de sa défense à une avocate, au reste fort brillante, Mme Madeleine Misard, grâce à qui il s'en tire avec cent francs d'amende et quinze cents francs de dommages-intérêts.

Geo. LONDON.

VOGUE est en vogue! TABAC À CIGARETTES VOGUE 10¢ le paquet VOGUE signifie VALEUR

VICISSITUDES DU CINÉMA EUROPÉEN

Faillite du cinéma anglais. — Eclipse du cinéma allemand. — Progrès du film français.

Rien n'est plus fastidieux que les chiffres. Et pourtant, rien n'est plus significatif.

Jetons un rapide coup d'oeil sur les corporatistes français et étrangers.

Les statistiques qu'ils contiennent nous amènent à des réflexions pleines de prolongements.

Trois grands événements cette année. Faillite du cinéma anglais.

Eclipse plus complète du cinéma allemand. Progrès du film français sur le marché américain.

Après le succès foudroyant de La Vie privée de Henry VIII l'argent s'est mis à affluer entre les mains des cinéastes de Londres.

Pour cela, inutile d'employer des méthodes nouvelles. Les grandes méthodes industrielles et commerciales devaient convenir: investissements monstrueux pour édifier à Elstree les plus beaux studios du monde.

En 1928, l'Allemagne produisait 224 films; En 1936, elle n'en a produit que 108.

Encore s'agit-il là, en grande majorité de films destinés à la propagande en Allemagne.

Les grandes vedettes de l'écran allemand ont sombré dans l'oubli ou ont été absorbés par des pays étrangers. Les réalisateurs les plus fameux ont émigré en Amérique, en Angleterre ou en France.

Bilan: le déficit de l'industrie cinématographique allemande pour 1936 est de l'ordre de 12 millions de Reichmarks. Les journaux allemands déplorent ouvertement cet état de fait et mènent une campagne pour un renouveau du cinéma national.

Pendant ce temps, le film français progresse. De jour en jour, il pénètre davantage sur le marché américain.

Depuis quelques années, grâce à l'effort d'hommes actifs et intelligents, grâce à la qualité de nos principales productions, on a assisté à ce miracle: des salles d'exclusivité s'ouvrent à New-York pour projeter des films dans notre langue; des tournées de propagande sont organisées dans les universités des Etats-Unis avec des programmes français; et La Kermesse Hérolque arrive en tête du classement du meilleur film mondial de l'année.

D'un côté, un cinéma subissant la tutelle des gros capitalistes, créé et dirigé en vue d'un rendement commercial intensif — le cinéma anglais.

D'un autre côté, un cinéma asservi à des directives spirituelles très strictes, mis au service de la propa-

"SOYONS ROSSES, SOYONS RUSSES" À ALLO PARIS

M. Letondal présente une amusante fantaisie sur l'actualité à Allo Paris. C'est: "Soyons roses, soyons russes".

La première partie du spectacle "Soyons roses", évoque les derniers événements. Il y est question de notre flotte de guerre, du retour du printemps et de la politique.

Quant à la seconde partie, "Soyons russes", elle constitue une parodie des spectacles russes, avec ses chansons, ses cris de joie, ses danses et ses costumes multicolores.

Dans un répertoire entièrement nouveau, on retrouve Mme Juliette Béliveau, Mmes Germaine Giroux, Mia Ridez, MM. Henri Leton d'Al, Paul Foucreau et Albert Cloutier.

BONNES AMIES — Marguerite a encore l'air extrêmement jeune. — Hum! Ça dépend des jours. — Des jours où du jour? — Voyons, ne soyez pas méchant! — Je ne suis pas méchant, mais vraiment, elle paraît même trop jeune. En la voyant on se dit: "Comme elle a dû être vieille!"

CINEMA-AUTO

A Camden, dans le New-Jersey, on vient d'installer un cinématographe en pleine campagne. Ce cinéma est destiné aux automobilistes, qui n'ont pas à descendre de leurs voitures pour assister à la représentation.

Le ministre des Travaux publics recevra jusqu'à midi (heure avancée), le mardi 23 mai 1937, des soumissions pour la construction et le parafournement d'une nouvelle couverture sur l'édifice public de Sorel, P. Q., lesquelles soumissions devront être cachetées et accompagnées d'un soumissionnaire et porter sur l'enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour nouvelle couverture, édifice public, Sorel, P. Q."

On peut consulter les plans et le devis, et se procurer la formule de soumission aux bureaux de l'Architecture en chef du ministre des Travaux publics, Ottawa, au surintendant, 350, rue Saint-Paul-Ouest, Montréal, P. Q., et du concierge de l'édifice public de Sorel, P. Q.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur la formule fournie par le ministre, conformément aux conditions contenues dans ladite formule.

Un chèque de \$10 pour 100 du montant de la soumission, fait à l'ordre du ministre des Travaux publics, Ottawa, accompagné d'une lettre de soumission, devra accompagner chaque soumission. On accédera aussi comme garantie des bons au porteur du Dominion du Canada ou de la Compagnie des chemins de fer Nationaux du Canada et de ses succursales, Ottawa, antea, garantis sans condition par le Directeur du Canada, quant au capital et à l'intérêt ou les bons suédois et d'Autriche, un chèque visé pour compléter le montant.

Par ordre, J. M. SOMERVILLE, Secrétaire. Ministère des Travaux publics, Ottawa, le 10 mai 1937.

Humanité chante les louanges de Robbie Burns, un poète remarquable un Whisky délicieux. Robbie Burns FAMEUX VIEUX WHISKY

THEATRES

FERNANDEL AU ST-DENIS

On voit au Saint-Denis Fernandel et sa fille Josette dans un film nouveau qui s'intitule "Josette". Un vivant dosage d'émotion et de comique anime ce conte de fée moderne, où une petite fille recueillie par un chanteur des rues devient la mascotte de son protecteur. La mise en scène associée avec naturel l'aventure de la petite et les vicissitudes comiques de son protecteur.

Le second film à l'affiche est "La Mystérieuse Lady". Ce film d'espionnage est fort bien interprété par Gina Manès, farouche et réellement mystérieuse; Fernand Fabre, Simone Renant, Philippe Hersent et une belle figuration.

À L'ÉLECTRA

Trois grands films sont ordinairement à l'affiche, de samedi à mardi: Trois grands films américains et de mercredi à vendredi trois grands films français. Tous ces films sont très intéressants et du meilleur choix.

D'aujourd'hui à mardi: le célèbre Bobby Breen, vedette de la radio et de l'écran, que vous avez déjà admiré dans Let's Sing Again dans une autre production de beaucoup supérieure à la première et qui s'intitule "Rainbow on the River". Bobby Breen y est entouré de May Robson et de Charles Butterworth.

"The Man I Married" avec Doris Nolan et Michael Whalen est une production pleine de péripéties qui plaira aux plus difficiles. Votre favori George O'Brien vous sera aussi présenté dans une autre de ses courageuses aventures dans le film "Park Avenue Logger".

"Au Son des Guitares" avec le célèbre Tino Rossi sera à l'affiche de mercredi à vendredi ainsi que deux grands films français suivants: "Notre-Dame d'Amour" avec Berval et "Le Dernier Chapitre" avec Paul Lukas.

La troisième édition de "Biographies canadiennes-françaises" vient de paraître. Elle n'est inférieure en rien aux éditions précédentes, si fort goûtées du public. M. Raphaël Ouimet, qui est de la première édition a pris charge de cet immense travail et apporte comme toujours le souci le plus méticuleux: biographies claires et brèves sur excellent papier glacé, photographies nettes et caractères d'imprimerie de premier choix.

L'ouvrage constitue une documentation abondante et dont l'utilité n'est pas à démontrer. Il a d'ailleurs rendu, et particulièrement aux journalistes, d'innombrables services. Il comprend quelques centaines de biographies d'hommes d'état, de politiques, d'économistes, d'hommes de profession libérale, d'hommes d'affaires, d'artistes et d'écrivains. Cela dit assez que en peut être l'intérêt.

L'utilité et l'intérêt de l'ouvrage, actuellement considérables, comme le fait observer M. Damase Potvin dans une excellente préface, augmentent à mesure que les années passeront. Les "Biographies canadiennes-françaises" continueront pour l'histoire de l'avenir, pour ceux qui s'intéressent à notre grande nation ainsi bien qu'à notre petite histoire, un instrument de travail d'une valeur inappréciable.

Ceux qui viendront après nous, écrit M. Potvin, seront reconnaissants à l'auteur des "Biographies canadiennes-françaises" de leur avoir fourni, sous une forme si attrayante et si claire la documentation nécessaire lorsqu'ils écriront l'histoire des temps présents. Et nous devons nous-même beaucoup de reconnaissance à M. Ouimet pour nous mettre si commodément sous la main les renseignements dont nous avons besoin tous les jours sur tel ou tel de nos contemporains que nous ne connaissons souvent que de nom."

Cet événement a eu lieu voici une quarantaine d'années. Depuis, Jeff Dickson a fait quatre ou cinq fois le tour du monde. Il a vendu de tout. Il a été chasseur d'images pour le compte d'une firme d'Hollywood.

Entre temps, il débarquait en France en 1917, en qualité de volontaire dans l'armée américaine, et devenait titulaire de quatre citations pour faits de guerre.

Depuis longtemps attiré par le noble art, Jeff Dickson s'y essaya d'abord dans le rôle de boxeur. Mais c'était un garçon intelligent. Il réalisa rapidement qu'il était stupide de recevoir des coups de poing sur la figure pour des sommes dérisoires, alors qu'il était loisible d'en gagner d'infiniment plus importantes en faisant se battre les autres.

Une occasion se présenta. Un organisateur offrait pour cent soixante mille francs ses droits sur le cirque de Paris, le cirque d'Hiver, la salle Wagram. Dickson était à la tête d'un capital de quinze mille francs. Il n'hésita pas à en distraire les deux tiers qu'il proposa en versement comptant, et devint acquéreur.

La tête d'affiche de sa première soirée importante était constituée par un match entre le champion espagnol Paulino et un certain Harry Drake. Paulino était populaire, la location marcha très bien, et la salle fut pleine.

Malheureusement, le dénom-

SPORTS

QUAND LA GUIGNE VA-T-ELLE DONC QUITTER LES ROYAUX?

Les Royaux ont été particulièrement malchanceux depuis leur arrivée à Montréal, à cause de la pluie, qui a fait perdre au club au moins \$25,000 en bel argent.

Ils avaient été auparavant malchanceux en essayant sur les terrains étrangers plusieurs défaites qui ne les démoralisèrent pas cependant, car sous la conduite de ce géant dynamique, Rabbit Maranville, ils se sont rattrapés.

Au public montréalais d'offrir aux Royaux, samedi et dimanche, en compensation de leurs déboires, l'appui que la température les a obligés à leur refuser.

Samedi, programme simple, et dimanche programme double contre les Chiefs de Syracuse, qui forment cette année une équipe formidable. DISCOBOLE.

CELUI QUI ENCAISSE.

JEFF DICKSON, PROMOTER

Avatars d'un Yankee à Paris. — Le "grand combat". — Propriétaire d'un cirque aux lions devenus moutons.

Le "grand combat" — comme l'a annoncé Berretrot, le speaker — du Palais des Sports vient de se terminer. Le champion français Battling Durailon et l'Américain Kid Johns s'en sont fait voir de toutes les couleurs, pendant douze rounds. Maintenant, satisfaits du devoir accompli et sans rancune, debout dans leurs coins respectifs, entre les mains de leur saigneurs qui consciencieusement les débarrassent avec l'eau rougeâtre du seau dans lequel ces valeureux combattants se sont gargarisés entre les reprises, ils attendent la décision des juges, et le public avec eux.

La voici, la décision. Le speaker, qui a recueilli les petits bouts de papier porteurs de verdicts, proclame en le désignant du geste:

— Kid Johns, vainqueur! Aussitôt, une tempête de huées, de sifflets et d'insultes s'abat sur le ring. Naturellement, les juges en prennent pour leur grade, qui ont été assez fous ou malhonnêtes pour ne pas reconnaître contre toute évidence, que notre compatriote Battling avait gagné. Mais un autre personnage bénéficie aussi de la fureur populaire, qui voue son nom à l'exécration des générations passées et à venir:

— Aux c... Dickson! Sa-laud! Voleur! Aux c... Dickson! hurle-t-on, là-haut, dans les galeries.

— Sur que c'est une combine pour organiser un match- revanche! proclame le connaisseur des fauteuils de ring. Encore un coup de Dickson!

Où est-il donc, ce fameux Dickson? A la caisse parbleu, en train de compter la recette.

— Vous pensez pas que je vais rester là à me faire gueuler par tout monde? Ioane fois les boxeurs ils être montés sur le ring, mon travail à moi il être fini. Sauf pour le plus important: compter la recette!

Jefferson Davis Dickson Junior, plus connu sous le nom de Jeff Dickson, est natif de Natchez (Mississippi). Au pied d'une montagne — qu'il dit, Mettons, une colline.

Cet événement a eu lieu voici une quarantaine d'années. Depuis, Jeff Dickson a fait quatre ou cinq fois le tour du monde. Il a vendu de tout. Il a été chasseur d'images pour le compte d'une firme d'Hollywood.

Entre temps, il débarquait en France en 1917, en qualité de volontaire dans l'armée américaine, et devenait titulaire de quatre citations pour faits de guerre.

Depuis longtemps attiré par le noble art, Jeff Dickson s'y essaya d'abord dans le rôle de boxeur. Mais c'était un garçon intelligent. Il réalisa rapidement qu'il était stupide de recevoir des coups de poing sur la figure pour des sommes dérisoires, alors qu'il était loisible d'en gagner d'infiniment plus importantes en faisant se battre les autres.

Une occasion se présenta. Un organisateur offrait pour cent soixante mille francs ses droits sur le cirque de Paris, le cirque d'Hiver, la salle Wagram. Dickson était à la tête d'un capital de quinze mille francs. Il n'hésita pas à en distraire les deux tiers qu'il proposa en versement comptant, et devint acquéreur.

La tête d'affiche de sa première soirée importante était constituée par un match entre le champion espagnol Paulino et un certain Harry Drake. Paulino était populaire, la location marcha très bien, et la salle fut pleine.

Malheureusement, le dénom-

Naturellement, cela fit un beau scandale. Le nouvel organisateur fut jugé sévèrement, et les journaux le traitèrent rudement.

A la grande joie du dit organisateur qui les lut le lendemain matin en se frottant les mains et déclarant à son personnel (un garçon de bureau-secrétaire-balayeur):

— Ça y est! J'étes conniou, à présent! Je peux me lancer! Huit jours plus tard, à l'occasion d'une réunion organisée à la salle Wagram, le génie naissant de Dickson devait s'affirmer.

L'incident Harry Drake ayant donc fait quelque bruit, le public boudait la prochaine réunion du promoteur. La veille, même, la location se montait à zéro.

Que faire? Remettre la réunion? Laisser les boxeurs se battre devant des banquettes vides? Deux solutions également désastreuses.

Alors, Jeff Dickson eut une idée. Il alla trouver André Citroën, et lui dit — ou à peu près:

— Je suis nouveau venu dans le sport: je veux faire quelque chose pour ces sportifs qui n'ont que trop rarement le moyen de s'offrir une place à la boxe. Demain, j'organise une réunion à la salle Wagram. Si vous les acceptez, je remets entre vos mains cinq mille tickets gratuits que vous pourrez distribuer parmi vos ouvriers et employés.

Ainsi fut fait. Le lendemain, on se battait pour entrer à la salle Wagram. Les journalistes eux-mêmes ne trouvaient plus à s'asseoir.

Le chemin de la gloire s'ouvrait devant Jeff Dickson. Entre deux réunions de boxe et de hockey sur glace à Paris, deux autres réunions de boxe à Londres et à Barcelone (c'était il y a quatre ans), un tournoi professionnel de tennis à Berlin, il vint aux oreilles de Dickson, désormais roi des promoteurs, qu'un grand cirque en faillite était prêt à se défaire de cent lions pour la somme de trente-deux mille francs. Cent lions pour trente-deux mille francs, au prix où est le beurre, c'est une affaire. Dickson n'hésita pas. Les lions se trouvaient à Naples, il irait les voir, les ferait amener à Paris, et le Palais des Sports aurait la primeur de la plus formidable attraction du siècle:

— Comme décors, li Sahara! Cente lions féroces en liberté! Et des chasseurs qui feraient la chasse au lion armés de pétards! Enthousiasmé, Jeff Dickson sauta dans un avion à destination de Naples. L'avion tomba dans la mer. Jeff Dickson resta plusieurs jours dans l'eau, ou presque, à attendre les secours. Mais cependant il jubilait:

Ces lions coûtèrent à Dickson la somme de deux millions et quelques francs. Mais... au fait: ces lions sont dignes du plus grand respect! "Avoir" Dickson de deux millions? Cette performance-là n'est pas à la portée de n'importe qui. Robert de Thomasson.

# Réduction des salaires municipaux

## APRÈS LE POING, LE FUEHRER TEND LA MAIN À STALINE

Sous l'influence du généralissime des armées allemandes, le général von Frisch, qui s'est pris d'admiration pour les armements russes.

(Cor. spéciale de "L'Autorité") PARIS, 8 — On observe que depuis deux mois le Fuehrer, qui ne cessait de vitupérer contre la Russie, n'en parle plus du tout, et que tout en continuant de dénoncer le communisme, afin de donner à son parti une raison d'exister, il ne montre plus le poing à Staline.

Sans doute que la découverte, en Espagne, que les avions russes de chasse et de bombardement, de même que leurs tanks, étaient supérieurs aux avions et aux tanks allemands, a refroidi quelque peu l'ardeur belliqueuse du Fuehrer, mais il y a plus: il y a la rentrée en grâce du général von Frisch et sa nomination comme généralissime désigné de l'armée allemande en cas de guerre.

La France sait parfaitement que si elle avait à en venir aux mains avec l'Allemagne, elle aurait en lui un adversaire de grande classe, infiniment plus dangereux que le pauvre Molke de 1914, plus préoccupé des utopies métaphysiques de son ami Rudolf Steiner que de son commandement. Von Frisch est un Rhénan. Il n'a pas la raideur de l'officier prussien. Il en a une haute conception du devoir et l'esprit de sacrifice dont les cadres allemands ont donné — nous le reconnaissons bien volontiers — tant de preuves. Sa carrière si brillante qu'elle ait été, ne doit rien à la faveur. On conte qu'un homme politique important se rencontrant avec lui en 1920, à une chasse en Prusse orientale, lui proposa de le recommander à Noske, alors tout puissant; — Je suis sûr, répondit froidement le soldat, qu'un ministre de la guerre allemand ne tolère aucune recommandation. En intervenant en ma faveur, vous me nuiriez.

C'est au lit de mort du général von Seeckt (et non, comme on l'a dit, à ses obsèques) qu'eut lieu la très vive explication entre lui et le Fuehrer qui provoqua la disgrâce momentanée du généralissime. On assure dans certains milieux militaires hostiles au national-socialisme que le général reorganisateur de la Reichswehr aurait confié à von Frisch une sorte de testament politique sévère pour l'oeuvre diplomatique de la chancelier et que, lors de la chute de Hitler, le général en chef, qui ne se sentait pas de démissionner, Hitler lui demanda sa parole d'officier qu'il ne communiqueait à âme qui vive ce document.

— Je sais trop, répondit von Frisch, ce que je dois à mon pays.

On n'ignore point que sur l'intervention personnelle du maréchal von Blomberg, ministre de la guerre, aussi souple que von Frisch est net et droit, aussi habile négociateur que l'autre est loyal et sans détour, Hitler refusa finalement sa démission, tout en le maintenant en défaveur.

Mais les armements à l'étranger, contrebalançant les armements allemands, tracèrent la rentrée en faveur du général disgracié. Sous son influence, — qui est aujourd'hui prépondérante à Berlin — les services secrets allemands travaillent depuis deux mois à un rapprochement germano-russe qui vise à priver la France de son plus utile allié. La tactique de von Frisch est la suivante: la Russie détachée de la France, les communistes français prennent leur oeuvre destructrice, notamment dans les colonies et dans cette Afrique du Nord où d'accord avec Ludendorff, le généralissime allemand voit un des principaux champs de bataille de la prochaine guerre. Par ailleurs, l'aviation germano-russe n'a plus d'adversaire valable en Europe. Enfin, ne comptant plus que sur une Grande-Bretagne, très travaillée par un travailisme de plus en plus mystérieusement pacifiste, la France se sentira si isolée, si faible qu'elle cédera à toutes les demandes allemandes.

— L'armée, dit volontiers von Frisch, n'a pas pour premier but de faire la guerre, mais d'imposer à un adversaire éventuel la peur de la guerre. La politique est un jeu de poker: le maître joueur est celui qui ramasse la cave sans avoir eu besoin d'abattre son jeu.

Voilà les Français prévenus. Mais que dire de ces fascistes de France assez aveugles pour critiquer l'alliance franco-russe, leur meilleur rempart contre une agression germano-italienne?

Capitaine Fracasse.

## GALERIE DE MINISTRES

Espece de "Rogues Gallery" collectionnée par "Gringoire" des membres du cabinet Blum. — Pas le genre de la presse anglaise.

Alors que les journaux anglais en général hissent leurs ministres — pas les ministres du culte, mais les membres du cabinet — sur un piédestal, ou font au moins preuve de déférence pour des adversaires politiques, il n'en est pas de même, ah! lala! de la presse française, témoin ces portraits tracés par "Gringoire", feuille de droite, de trois membres du cabinet Blum:

### MAURICE VIOLLETTE

Le plus hideux des "blumistes", et pourtant la concurrence ne manque pas, est Maurice Viollette. Il a le nez de mauvais sens, ses traits ont un air de mauvais produit type du régime, le zéro qui fleurit à pas mal d'exemplaires sur l'engrais démagogique. Ayant su imposer le sentiment de son incapacité par l'effarouchement personnel, on l'a fourré partout et on ne lui a rien refusé.

On l'a envoyé en Algérie où il fait ruiner le prestige et le renom de la France. Au physique, il est l'exact reflet de ce qu'il est au moral. Il a une mine moite et blême. Maussades et gelées, ses yeux reflètent une curiosité trouble et haineuse de pion chahuté. Il relève son gilet, gratte son nez, avale les syllabes ou rajuste ses lunettes sans laisser à ses mains un moment de repos. Il parle comme il écrit. Il fêche les mots pêle-mêle dans un rythme monotone et plat qui engage l'auditoire au sommeil. C'est ce qui se produirait inévitablement si des voisins, aussi pressés que lui de se faire entendre, n'endigueraient à temps le flot d'insanités qui coule de sa bouche.

### GASNIER-DUPARC

Gasnier-Duparc, ministre de la Marine, s'il ne sait pas parler, se fait beaucoup voir. Il est du reste, fort beau à contempler. Le néant monté en un simple de cravate, le parapluie de M. Prud'homme comme hache d'abordage, les besicles de Pécuchet en guise de longue-vue, en un mot, toutes les images rituelles de la médiocrité prétentieuse ne rendent qu'imparfaitement l'idée que plote dans ce spectacle des plus exigeants le grand amiral des flottes de la République.

Gasnier-Duparc représente au Sénat le pays de Duguay-Trouin. Celui-ci, au royaume des ombres, doit se payer une tranche de rigolade en contemplant du bout de sa languette élyséenne, cet olibrius, redingoté et guêtré, qui monte la garde devant les bateaux de la marine française. Cette sentinelle vigilante agit indistinctement sur un rond-de-cuir, à dos de chameau, ou au mat de cocagne. Avec cela, solennel, empesté et empiètre de sa langue comme d'une valise. Cet honnête homme ne toulève que par la technique marine que par les moules à débiter. Dans les grands débats, il rentre dans sa coquille et laisse pendre sa langue hors de sa bouche, comme du lingot mouillé. On se croirait sur le pont d'un cuirassé, un jour de grande lessive.

### MARIUS MOUTET

Marius Moutet est d'un autre veine. C'est un politicien chevronné qui connaît la musique et en joue avec la virtuosité du professionnel. Il est monté doucement à l'échelle du destin par son bagout et sa manie de parler. Il est calamariste, rare et fait en parlant des gestes de vieille marionnette désuète. Il salue à droite, salue à gauche et chante la même ritournelle tant que la manivelle fonctionne. Il est d'aspect sombre et austère. Sous le vieux renard que l'on devine dans le regard plissé et oblique, il possède de réelles qualités de démolisseur. Il renuie la vase des instincts, s'attaque aux parties basses des assemblées. Il reconquiert, avec l'inconscience d'une vieilllesse précieuse, la conquête de l'Afrique du Nord et de l'Indochine. Il ouvre sur les négres, les musulmans, les bouddhistes et les cannibales les écluses des droits de l'homme et du citoyen.

### HENRI SELLIER

Henri Sellier est ministre de la Santé publique à peu près comme le fragile Dezarnaulds, qui tient debout parce que c'est la mode, est à l'Education physique. Tous les grelottants, tous les malchanceux, tous les malmenés de la nature veulent tous jours ce qu'ils n'ont pas. Sellier est dur, myope et vaguement de traviole. Il a la Santé. Dezarnaulds a une tête de faune maladif, foudroyé par les dieux. Il est éducateur physique. Le Front populaire a l'amour des contrastes. Sellier, dans le privé, a quelque peu l'allure de l'examinateur qui médite une colle. Il est poète à tort et à travers et il n'y a guère que les verres de ses lunettes qui résistent encore à l'invasion de son système pileux. Il présente une silhouette miteux universitaire et moitié rustaude, rugueuse et hérissée d'aspect. Dès qu'il parle, il est onctueux comme de la colle de pâte et aimable comme un gardien de prison qui sait danser. Sa silhouette hexagone en est toute remuée et son visage couleur de châtaigne se fond dans des tics du plus vilain effet. Pour que le paradoxe ait plus de saveur, c'est aux Beaux-Arts qu'on aurait dû le mettre. Il aurait fait un splendide pendant à l'Apollon du Belvédère.

### UN TEMOIN

Le Maréchal Timoléon Brisac avait déjà perdu connaissance. L'on fit venir immédiatement un Capucin pour le confesser. Le Maréchal l'aperçut, reprend ses sens, et dit: "Capucin, qui t'a fait si hardi pour t'établir médiateur entre Dieu et Timoléon?"

## LE CONSEIL SE TROUVERA DANS CETTE IMPASSE S'IL NE TROUVE PAS AILLEURS LES \$600.000 QUI LUI MANQUENT. — TOUT POUR LE MAIRE RAYNAULT ET RIEN POUR LES AUTRES. — COMMENT LE "RASAGE" RENDIT ADHÉMAR DEUX PÉDAGOGUE.

Après avoir reçu de l'Assemblée égisative l'accueil peu sympathique que l'on sait, nos échevins espéraient que le Conseil Législatif leur rendrait quelques-unes des clauses si irrévérencieusement enlevées du bill de Montréal par la députation.

Or il en a été tout autrement. La dernière consolation qui leur restait, le pouvoir de former des comités échevinaux dont les présidents retireraient \$1,000 et les membres \$600 en sus de leur indemnité annuelle, cette consolation même leur fut ravie sans la moindre amende honorable.

De sorte que nos édiiles sont revenus dans la métropole penauds comme des renards à qui l'on aurait coupé la queue. Ils sont tellement furieux qu'ils proclament hautement qu'ils ne présenteront pas de nouveau bill l'an prochain. Appréhendent-ils cette fois qu'on leur coupe la tête?

Toujours est-il que le comité exécutif lui-même semble faire la grève non point sur le tas, puisqu'il n'y a pas de tas du tout, mais celle des bras croisés. Il ne tient plus de séances.

Un autre comité exécutif semble s'être formé à côté du premier, composé de l'échevin Alcide Goyette, leader du Conseil, des porteurs de burettes du maire Raynault, MM. Laframboise et Farley, de l'ingénieur Baulne, candidat malheureux aux dernières élections, et de M. A. Desrochers, barbier de la rue Rachel.

Ces cinq personnages ont tenu une première assemblée secrète chez le leader Goyette, et une seconde à Saint-Hilaire, chez un parent du cinquième membre, M. Desrochers. Constitueront-ils un comité exécutif officieux, qui prendrait en mains l'administration de la Ville, alors que les commissaires Taillefer, Jeannotte, Filion, Hogan et Lacombe se contenteraient de retirer leurs salaires?

C'est le secret des dieux et nous en saurons plus long la session terminée. Ajoutons que les 20 échevins délégués à Québec pour vaincre ou mourir n'ont pas laissé leurs os dans la vieille capitale, mais sont revenus bien en chair après avoir dépensé \$8,000.

### DIMINUTION DES SALAIRES?

La seule somme que les échevins pourront dépenser sans referendum est un pauvre petit \$100,000 pour un marché. La Législature a bien autorisé, en 1931, un emprunt de \$865,000 pour l'agrandissement du marché Bonsecours; mais comme cette amélioration comporte une part importante d'expropriations, les banques refusent d'avancer l'argent nécessaire, de sorte que l'échevin Bélanger et ses partisans, qui en tiennent pour le marché central de l'Est, et l'échevin Côté et ses partisans, qui en tiennent pour le marché Bonsecours, vont bientôt se livrer une bataille de corsaires autour de cet os à ronger de \$100,000, bien qu'ils soient tous du même parti "raynaultiste". Voilà ce qui fait prévoir aux observateurs que l'ancienne majorité s'effrayera.

Le bill de Montréal a reçu de tels "poques" à Québec que le Conseil, au lieu de disposer de nouvelles sources de revenus, se trouve privé d'anciennes. Bref, il se trouve devant un déficit de \$600,000 et il devra préparer un nouveau budget, censé prêt le soir du 25 mai.

Comment arrivera-t-il à le boucler, sinon en faisant une sombre coupe dans les salaires municipaux? Il en est question, mais de mémoire d'homme, c'est bien la douzième fois que l'on parle de mettre la hache dans les salaires du personnel, chez Concordia, et chaque fois celui-ci a victorieusement repoussé l'assaut, formant un Etat dans l'Etat. L'embêtement est, que cette fois-ci, les échevins ne pourront pas se rejeter sur les propriétaires, ceux-ci se trouvant pour le présent immunisés contre les augmentations de taxes.

Pas un sou pour les parcs et les terrains de jeux, presque rien pour les rues, moins que rien pour les expropriations, ah! tonnerre de Dieu, que ce n'est pas drôle d'être échevin en l'an de grâce 1937, bien que M. Duplessis soutienne que depuis qu'il est aux leviers de commande, à Québec, la Providence ne cesse de jeter les yeux sur la province!

### POILS DE BARBE ET PEDAGOGIE

Détails bien propres à rendre encore plus amère la pilule que ces malheureux édiiles viennent d'avaler à Québec, c'est que tout ce que le maire Raynault leur avait promis de demander pour eux a été impitoyablement écarté par M. Duplessis, et que tout ce qu'il leur avait promis de ne pas demander a été accordé avec enthousiasme.

Il a obtenu le droit de veto, qui lui permettra de jeter de la suspicion sur les contrats accordés par le Conseil, s'il ne lui est pas possible de les bloquer.

Il a obtenu un droit de regard et de suspension sur les employés, et ceux-ci devront en passer par ses ordres, car leur suspension ne serait-elle pas approuvée par le Conseil, qu'ils se retireraient tout de même de ce mauvais pas joliment écopés. Le maire pourra donc exercer à volonté sur eux un odieux chantage, s'il lui en prend fantaisie.

Alors que les personnages municipaux étaient soigneusement tenus hors de la Commission scolaire depuis une douzaine d'années — et de sérieuses raisons existaient pour cela — le maire et le président du comité exécutif seront désormais ex-officio membres de la nouvelle Commission scolaire, dont la création n'a pas même été soumise aux autorités ecclésiastiques du diocèse de Montréal, malgré toutes les gémissements antérieurs de M. Duplessis devant le clergé.

Le maire Raynault, ancien barbier dans la partie-est, a pris ses connaissances pédagogiques, qui seraient transcendantes, paraît-il, en rasant des milliers de visages dans Hochelaga et Maisonneuve.

L'échevin Taillefer, président de l'exécutif, serait devenu le rival de M. Edouard Montpetit en fait de connaissances scolaires, par la vente des divers articles de ferraille qui constituent le stock d'un petit quincaillier.

C'est ce qu'on appelle la science infuse, mais les échevins, dont un grand nombre n'ont ni science infuse ni science acquise, se rendent compte tout de même qu'ils ont été proprement "roulés" par Adhémar-Deux, qu'ils sont cocus, et ainsi est-il fort compréhensible qu'ils ne soient pas contents.

### CIVIS

### LES FUMEURS

Il y a bien des siècles qu'on fume. Des fouilles effectuées dans le Jura, il résulte que les hommes de l'âge de bronze pratiquaient la pipe en terre dix mille ans avant l'ouverture de la première fabrique de pipes en bruyère, à Saint-Claude. Naturellement, les vieux ancêtres ne fumaient pas du tabac. Celtes et Gallo-Romains humaient la fumée du chanvre séché et haché.

Quand apparut le tabac, son triomphe ne fut pas immédiat. En 1669, l'usage en fut interdit au clergé, et aux fidèles, aux heures précédant ou suivant le messes. En 1820, il était défendu de fumer dans les rues de Vienne. En 1860, les musulmans mochaibes de la Mecque, ayant persuadé aux fils du Prophète que l'épidémie de typhus qui sévissait était due aux fumeurs, ceux-ci furent massacrés sans pitié.

Quoi qu'il en soit, en France, jusqu'aux "trois glorieuses" de 1830, on ne fumait qu'à huis-clos. Il y eut du bruit à la Taverne de Toronto le jour où un consommateur alluma un cigare...

## MES DAMES LES MINISTRES

Mme Léon Blum — Thérèse Péreira — est toute-puisante. — D'autres avec elle forment une espèce d'aréopage socialiste.

Jamais peut-être, dans l'histoire de la IIIe République, les femmes n'ont joué un rôle aussi important que sous le gouvernement de M. Léon Blum. Mais ce n'est pas à la présence dans le cabinet des "ministres" en exercice, comme Mme Brunschwig ou Mme Suzanne Lacore, que le beau sexe doit l'influence éminente et même prédominante dont il bénéficie actuellement.

Par tempérament, M. Léon Blum a toujours préféré la société des femmes à celle des hommes. Il se plaît à leur conversation, la recherche, la provoque... Entendons-nous. M. Blum n'aime pas la société de toutes les femmes. Sa prédilection va aux précieuses, aux bas-bleus. Philaminte l'a séduit une fois pour toutes. Aussi cherche-t-il à maintenir constamment autour de lui cette atmosphère salonnarde dans laquelle il fit ses débuts d'esthète...

La seconde Mme Blum — Mme Thérèse Péreira — est justement le type parfait de ces femmes qui, abandonnant les goûts naturels de leur sexe, se lancent passionnément à la fois dans les batailles académiques et les luttes politiques.

Qui n'a pas vu Mme Thérèse Péreira dans un congrès socialiste, n'a rien vu. Assise à la table — ou plus exactement sur la table — de la Fédération de l'Aude, aux côtés de ce célèbre Montel, elle participe nerveusement aux débats. Non pas qu'elle intervienne à la tribune... Non! elle se borne, de sa place, à approuver ou à désapprouver les orateurs, tout en fumant d'innombrables cigarettes blondes. Elle "chahute" les adversaires de son mari... Et quand M. Blum parle, elle donne elle-même le signal des approbations et des applaudissements. Avec si peu de discrétion que les braves militants de province en sont gênés. Aussi la popularité de Mme Thérèse Péreira est-elle des plus faibles dans le parti.

Loïn d'avoir la discrétion de Mme Waldeck-Rousseau ou de Mme Raymond Poincaré, Mme Léon Blum affiche bien haut l'influence déterminante qu'elle exerce sur les décisions de son mari, et l'action qu'elle a dans les conseils du gouvernement.

Connaissant le goût de M. Blum pour la société féminine, elle lui en a fait une de sa main. Cette société ou plutôt ce cercle — qui eût provoqué la satire indignée de Molière — comprend, en dehors de Mme Blum, Mme Pierre Viénot, Mme Léon Lagrange, Mme Georges Monnet, Mme Vincent Auriol, qui a beaucoup plus de jute que son époux, est rarement conviée à ces réunions intimes auxquelles — rari nantes — sont priés deux représentants du sexe fort: M. Georges Monnet et le jeune Pierre Boëch, poulain de M. Monnet dans l'Aisne.

Les plus graves problèmes sont agités dans ce cercle, qui, entre deux tasses de thé, et dans la fumée d'innombrables cigarettes d'Orient soumet ses avis et suggestions au président du Conseil, qui, dans la plupart des cas, les suit aveuglément.

C'est ainsi que M. Pierre Viénot doit principalement à sa femme — fille, comme on sait, d'un maître de forges luxembourgeois — l'insigne faveur dont il jouit auprès du chef du gouvernement. A la présidence du Conseil, Mme Pierre Viénot travaille en parfait accord avec le pro-

## Finances et Mines

### ASSEMBLÉE DES ACTIONNAIRES DE LA MALARTIC LAKESHORE

Situation jugée satisfaisante jusqu'à date, mais la garantie n'en est pas moins prise pour que l'argent aille aux travaux de forage.

Les actionnaires de la Malartic Lakeshore Mines Ltd., se sont réunis au salon York, hôtel Windsor, pour leur assemblée annuelle. Après avoir déclaré que la compagnie avait en banque \$29,000.00 M. R.-F. Bertrand, gérant général, fit la revue des travaux de développement depuis la formation de la Compagnie et surtout depuis octobre 1936. Son fils fit un exposé de la situation à la propriété.

D'après M. Bertrand, la campagne de forage au diamant qui commença aussitôt que la fonte des glaces sur le lac Malartic permit l'expédition par eau de la machinerie nécessaire, devrait localiser en profondeur de vastes gisements aurifères d'une minéralisation persistante.

Il raconta qu'à maintes reprises, il visita les mines O'Brien, Canadian Malartic, East et Sladen Malartic et qu'il est d'opinion que la Malartic Lakeshore trouvera une minéralisation plus riche que les trois autres. Quant à l'O'Brien, ses masses sont irrégulières et ne peuvent jusqu'ici nous donner une idée bien définie de la richesse de la propriété.

Hans Lundberg, géologue bien connu a fait un examen minutieux de la propriété Malartic Lakeshore et recommanda la continuation de l'ouverture de tranchées et le sondage au diamant. Au-delà de 4,000 pieds de tranchées furent creusés depuis son rapport et on n'attend que l'arrivée de la machinerie pour enfin commencer le forage qui devrait révéler une riche minéralisation sur les terrains de la Malartic Lakeshore.

On vota ensuite la proposition des directeurs à l'effet que 100,000 actions seraient offertes au public au prix de 30c. Il ne fut nullement question de confier aux courtiers le soin de distribuer les actions. M. Bertrand est d'avis que l'on épargnera au moins 10c l'action en faisant la distribution directement.

M. R.-F. Bertrand tenta à deux reprises d'introduire un autre de ses proches dans le bureau de direction, mais c'est le notaire Olivier ainsi que M. Rollin qui furent élus, à la place de MM. Cadieux et Rondeau.

Un groupe d'actionnaires fit agréer sa proposition de former un comité chargé de vérifier, par l'un de ses membres, au moins une fois par mois, les dépenses encourues par les développements sur les propriétés. Ce représentant se rendra au bureau de la compagnie afin de réviser dans les livres mêmes les frais d'administration et de travaux.

### MUSSOLINI ET LES SCIENCES SOCIALES

L'Université de Lausanne menait une vie honorable et paisible: une vie d'Université. Mais elle manquait de docteur honoris causa. Pour bizarre que cela paraisse, les Universités ont grand besoin de docteurs honoris causa.

Le choix de l'Université de Lausanne se porta sur un savant docteur: M. Benoit Mussolini, duc.

Le plus comique est que c'est en vertu de sa connaissance des sciences sociales que M. Mussolini fut docteur.

On imagine volontiers les rapports qui furent soumis à l'Université de Lausanne afin de la décider à cette décision grave et quelque peu ridicule.

Les amis de Matteoli défendirent cette thèse: "De l'assassinat considéré comme l'une des sciences sociales". Le docteur Martin, représentant de l'Ethiopia à Londres et père de deux des 2,000 assassinés d'Addis-Abbeba, s'étendit sur ce sujet:

Le plus grave problème est agité dans ce cercle, qui, entre deux tasses de thé, et dans la fumée d'innombrables cigarettes d'Orient soumet ses avis et suggestions au président du Conseil, qui, dans la plupart des cas, les suit aveuglément.

C'est ainsi que M. Pierre Viénot doit principalement à sa femme — fille, comme on sait, d'un maître de forges luxembourgeois — l'insigne faveur dont il jouit auprès du chef du gouvernement. A la présidence du Conseil, Mme Pierre Viénot travaille en parfait accord avec le pro-

esseur bolchevisant Charles-André Julien, secrétaire général du haut-comité méditerranéen. C'est à la politique de ces deux personnages que la presse fasciste attribue l'agitation syriaque et nord-africaine contre la France.

CANDIDE

"De la guerre, considérée comme science sociale". Le général Vergonzi étudia "La fidélité à la signature opposée à la sociologie scientifique".

Et sans doute les démocrates de la plus vieille démocratie du monde exposèrent-ils aux maîtres de Lausanne ce sujet palpitant, et, hélas! présentement fort hébété: "De la liberté considérée comme antisociologique et antisociale".

Quant à M. Mussolini, il a été fort satisfait, dit-on, de sa nomination.

Pas à cause du titre. A cause de l'uniforme. CALIBAN.

## FIANÇAILES DE 45 ANS

Un Danois de 67 ans et une Danoise de 59 ans viennent de se marier après des fiançailles qui durèrent 45 ans. Signe: Worm, de Hestvedt, dans le Jylland, avait 14 ans et Guillaume Skoldborg, du même bourg, en avait 22 lorsqu'ils se rencontrèrent, s'aimèrent, se promirent l'un à l'autre. Ils devaient se marier deux ans plus tard. Survinrent des revers de famille qui mirent à la charge de Signe ses deux frères cadets, infirmes. Elle refusa d'épouser Guillaume tant qu'elle n'aurait eu cette double charge à lui apporter. Guillaume, de son côté, jura de faire une cour quotidienne à Signe tant qu'elle ne l'aurait pas épousé. Les choses durèrent 44 ans et 8 mois. Les deux infirmes ont succombé au début de février: le marié a eu lieu le 27 mars.

## PREMIER FILM DU FILS MUSSOLINI

Un film de M. Vittorio Mussolini, fils du Duce, sur les exploits de l'aviation italienne en Ethiopie, est en train d'être tourné.

L'un des épisodes les plus émouvants de ce film sera le duel aérien entre le fils et le genre du Duce, d'une part, et d'autre part, les deux fils du Dr Martin, ancien ministre d'Ethiopia à Londres.

On sait que ces derniers avaient lancé un défi aux deux premiers, lors de la guerre. Mais les circonstances avaient fait ajourner ce duel. Malheureusement, aujourd'hui, les fils de Martin ne sont plus abyssiniens, ayant été exécutés en Abyssinie avec quelques milliers de leurs compatriotes à la suite des égratignures causées au maréchal Graziani par une bombe.

M. Vittorio Mussolini sera donc obligé de remplacer ses deux antagonistes par de simples figurants.

Ceux-ci resteront à terre, puisamment armés de lances et de javalots. Par contre, M. Vittorio Mussolini et le comte Ciano n'auront à leur disposition qu'une bonne d'hygiène qu'ils laisseront tomber sur leurs adversaires du haut de leur avion.

### CHAM.

### L'ALMANACH McKIM

Une publication à consulter pour ceux qui s'intéressent à la presse du pays.

## GRÈVE SUR LE TAS DE FOSSEYEURS

Aujourd'hui, et de jour en jour davantage, la mort est battue en brèche. La mort n'est pas la plus forte. Jadis, lorsque, dans certain lieu, on haïssait quelqu'un, on cherchait à l'abattre à coups de revolver ou de couteau. Ce n'était là que jeux d'enfants. Aujourd'hui, on déterre ses cadavres, comme en Espagne — et à quelque parti qu'on appartienne — pour leur cracher à la face et leur faire subir des injures de toute nature.

Mais voici qu'aux Etats-Unis on a trouvé mieux. Ce n'est pas, chez nos voisins, l'amour qui est le plus fort, ou la haine, c'est la solidarité. Les fosseyeurs d'une ville des Etats-Unis, pour soutenir les justes revendications de camarades grévistes ont brusquement refusé de travailler de la pelle. Ils ont cassé la grève sur le tas. Ils ont cassé la croûte et vidé quelques pintes d'ale commodément adossés aux renflements de terrain dus à de récentes injections de macchabées. On a ri et discuté le coup dans le cimetière cependant que des gens en larmes et vêtus de noir attendaient autour d'une bière qu'on voudrait bien les débarrasser d'un parent aimé, mais qui commençait à devenir malodorant.

Il faut avouer qu'il va être bon de savoir tout faire soi-même. Chacun de nous, ayant creusé sa tombe, pourra ensuite dormir en paix, au bord du trou... SEM.

"Royal Gazette", organe officiel du gouvernement de la Nouvelle-Ecosse. Par une coïncidence pour le moins étrange, ce périodique fut publié la même année et au même endroit (Halifax) que le premier journal canadien, dont le rédacteur était John Bushell. Le seul journal survivant du dix-huitième siècle est un journal quotidien de Montréal, fondé en 1778. Il est à noter que 199 des 1159 périodiques publiés dans les cinq provinces de l'est, se réclament d'une existence de 60 ans ou plus.

### UN TEMOIN

Le Maréchal Timoléon Brisac avait déjà perdu connaissance. L'on fit venir immédiatement un Capucin pour le confesser. Le Maréchal l'aperçut, reprend ses sens, et dit: "Capucin, qui t'a fait si hardi pour t'établir médiateur entre Dieu et Timoléon?"

Expression de loyauté à Leurs Majestés

LA COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTREAL

Sous les règnes de cinq souverains, le système de transport urbain de la métropole du Canada a passé du wagon trainé par des chevaux sur une voie unique de six milles de longueur, par tramway moderne (319 milles de voies), à l'autobus (71 milles de parcours dans une seule direction) et à l'autobus à trolley.